ALFRED BUSQUET

POÉSIES

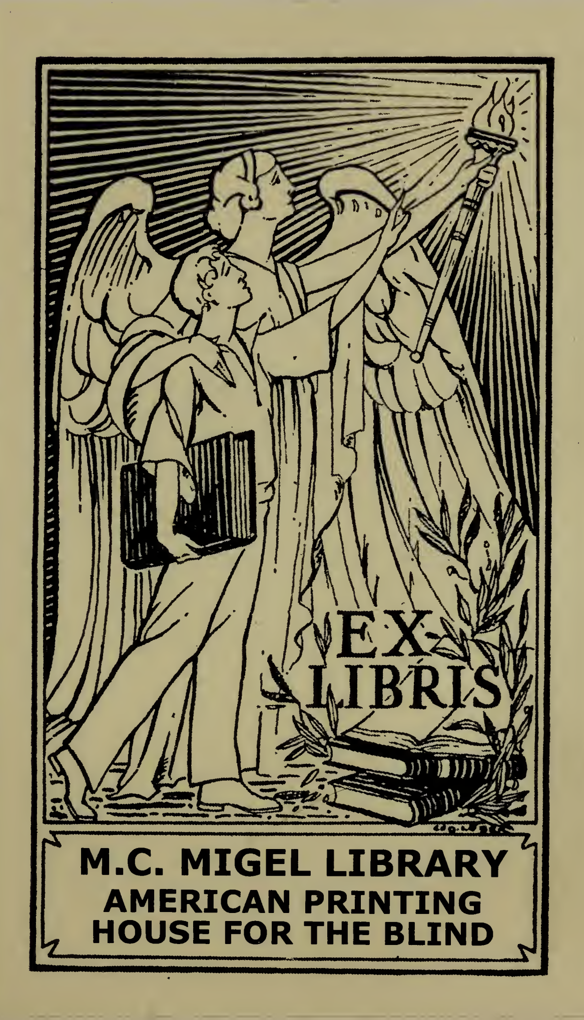
PREMIÈRE SÉRIE

SUR LES CHEMINS
CHANSONS DE TOUS LES PAYS — POÉSIES DOMESTIQUES
CHOSES D'AUTREFOIS — TRISTESSES ET JOIES
RELIQUIÆ



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
[illegible]

15 €


EX-
LIBRIS
M.C. MIGEL LIBRARY
AMERICAN PRINTING
HOUSE FOR THE BLIND

DU MÊME AUTEUR :

LE POÈME DES HEURES.

REPRÉSAILLES.

Pour paraître prochainement :

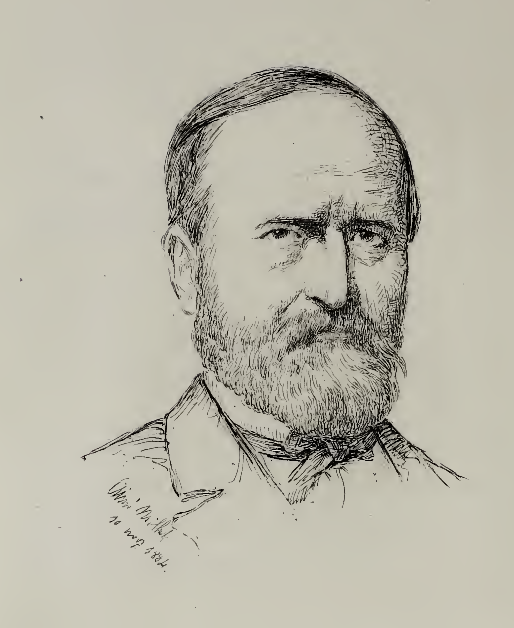
LE TRIOMPHE DE L'AMOUR, drame en vers.

LA COMÉDIE DU RENARD, comédie en prose.

MONSIEUR LE DUC, comédie en prose.

LONDRES FANTASTIQUE, études.

PARIS. TYP. E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.



ALFRED BUSQUET

POÉSIES

PREMIÈRE SÉRIE

SUR LES CHEMINS
CHANSONS DE TOUS LES PAYS — POÉSIES DOMESTIQUES
CHOSES D'AUTREFOIS — TRISTESSES ET JOIES
RELIQUIÆ



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
M DCCC LXXXIV

AU LECTEUR

L'auteur du *Poème des Heures*, des *Représailles,* se préparait à publier de nouvelles poésies : *Souvenirs d'autrefois, Voyages, Tristesses et Joies, Intimités ;* il classait ses pièces dont chacune retraçait une pensée, une heure de son existence, quand la mort, sans pitié pour le poète qui tant de fois l'avait chantée, la représentant toujours des roses dans les mains, comme le suprême espoir de ceux qu'a lassés le combat de la vie, la mort brutale l'a enlevé par un coup subit à sa famille, à ses amis !

Il était en pleine possession de son talent, fortifié par le commerce intime des Grecs et des Latins, qu'il aimait passionnément.

Deux volumes de poésies, un drame en vers, des comédies en prose : voilà ce qui complétera l'œuvre qu'il destinait aux lettrés, aux délicats, aux amis. C'est pour eux seulement qu'il écrivait, peu désireux d'un grand public, et ne voulant plaire qu'à ceux qui étaient en communion d'esprit ou de cœur avec lui.

La main fidèle, mais inhabile, qui s'est chargée de réunir dans des feuillets épars des pièces que l'auteur aurait assurément revues avant de les mettre au jour, assume seule la responsabilité des lapsus, des répétitions, que l'auteur eût corrigés.

19 novembre 1884.

IRRÉSOLUTION!

PRÉFACE

« Demain! » ai-je dit, au travail,
Pendant des mois et des années.
Fort de mes promesses données,
J'ai dormi comme un vil bétail,

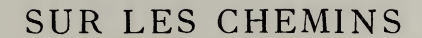
Et j'ai vu par fainéantise,
Sans grand ennui, sans vif émoi,
Passer à de moins forts que moi
La gloire qui m'était promise.

Demain, ai-je dit, au devoir,
Aux caresses de la famille,
Comme si j'eusse eu le pouvoir
D'arrêter l'heure et son aiguille!

J'ai dit à la vertu : Demain !
A ma plus intime espérance,
A la fortune, en mon chemin,
J'ai forfait par indifférence :

Me voici vieux, et, Dieu merci,
Je sais bien qu'au tombeau j'incline ;
Mais mon esprit est obscurci
Par la paresse où je m'obstine.

A la mort qui demain viendra
Je dirai : Repasse ! O misère !
Toi qui de pitié sourira,
C'est ton portrait, lecteur, mon frère.



SUR LES CHEMINS

IMPRESSIONS DE VOYAGE

PORTUGAL-ESPAGNE

I

LES DAUPHINS.

Les dauphins, poussés par l'orage,
Dans les blancs remous du vapeur
Se font la poursuite avec rage,
Gais compagnons, vifs et sans peur.

Ils bondissent, oiseaux sans ailes,
Bateleurs des flots et du vent,
Ils lancent l'eau par leur évent;
Leur nageoire a mille étincelles.

Dans le seul intérêt de l'art
Et sans espoir de récompense,
Ils pratiquent le grand écart,
N'ayant encor rien dans leur panse :

Les passagers, peuple imbécile,
Sifflent les pauvres baladins;
Ils n'obtiennent que des dédains;
Les nourrir serait si facile!

Amis des poètes errans,
Tous vos jeux et vos drôleries
Ne provoquent que railleries:
Disparaissez dans les courans.

Et quand des forces invisibles
Se promèneront sur les flots,
Parmi les cris et les sanglots
Vous passerez fiers et terribles!

En mer, 1859.

II

DÉSESPÉRANCE.

Au pays d'où je viens,
Je vous aimais, Madame;
Vos yeux étaient les miens,
Et mienne était votre âme!
— Au pays d'où je viens,
Je vous aimais, Madame!

Au pays où je suis,
Sans cesse à vous je pense,

Et je maudis l'absence
Et je pleure mes nuits.
— Au pays où je suis,
Sans cesse à vous je pense!

Au pays où je vais,
J'emporte ma tristesse.
Chaque pas que je fais
Me tue, ô ma maîtresse!
— Au pays où je vais,
J'emporte ma tristesse!

Vigo, mai 1859.

III

APPARITION.

Les yeux modestement baissés comme Mignon,
Une grenade en fleur dans son rouge chignon,
Le pied cambré, la taille onduleuse et mouvante,
La mantille serrée autour du corps, savante
A marcher, à frôler, vive comme un oiseau,
Le passant immobile et pris dans son réseau,
La *novia* suivait le chemin de l'église :

A dix pas en arrière, escortant sa promise,
Respectueux et fier comme un campéador,

Jarret tendu, couvant du regard son trésor,
Le manteau rejeté sur l'épaule, en bravache,
Soupçonneux, inquiet, mine d'aigle à moustache,
Le *novio* suivait sa *novia* :
J'allai
Me cacher dans un coin, et là, je contemplai,
Pour la première fois, — souvenir qui m'affole !
Comme les amans font l'amour, à l'espagnole :

La *novia* s'assit d'abord sur le talon
Dans la nef, et sa robe à l'entour fait ballon ;
Sur le flanc inclinée elle joue, elle avance
Son beau corps, — tel un lys que le zéphyr balance,
Et jette à son promis un long regard brûlant
Qu'on lui renvoie avec un soin tout vigilant.

Ils n'en sont pas à l'*Introït*... et leur cœur vole
De l'un à l'autre, sans musique ni parole :
Je vois sous les froufrous pressés de l'éventail
Un doigt blanc appuyer aux lèvres de corail
Et s'envoler :
Amour, dominateur du monde,
Ton règne ne doit pas dans une nuit profonde
S'éteindre de longtemps. Les autres dieux sont morts ;
Toi, tu vivras toujours, j'atteste les transports
De ces amans épris d'une ardeur tout antique,
Sous tes yeux bienveillans, Église catholique,

Qui sais, dans ces pays favorisés du ciel,
Que succomber est doux et péché véniel.

Vigo, 1859.

IV

LE DIABLE SOMMELIER.

Les compaignons de Sanche, roi d'Espaigne,
S'en revenaient du pays sarrazin
En grand meschief... Sanche les accompaigne
Teste baissée et la douleur au sein.
Il n'est pour lui chanson ne mélodie
Qui lui pourrait apaiser son remords,
La soif le brûle ainsi qu'un incendie.
« Las! dit le Roi, je voudrais être mort!
« C'est grand'pitié de voir mes gentilshommes
« Se débander ainsi par les chemins!
« Soudan maudit, malheureux que nous sommes! »
Et ce disant, il se tordait les mains.
Il ajouta : Par le mal que j'endure
J'ai bien gaigné, je crois, le Paradis,
Mais je le cède et je ne m'en dédis,
A qui me baille une goutte d'eau pure.

— Livre le gant et le baston aussi,
Dit un baron tout vestu d'écarlate.

— Je te les livre, a dit Sanche, et voici
Que sous ses pieds une fontaine éclate :
Petits poissons y reluisaient dans l'eau,
Rouges et vifs, ainsi que salamandres.
— Mes compaignons, gardons-nous du panneau;
Dans ce ruissel, j'aperçois des filandres.
N'en buvez pas. Or çà, monsieur l'abbé,
Bénissez-nous cette eau contre nature.
L'abbé bénit... mais voici l'aventure,
Le Ganelon soudain s'est dérobé,
Car c'était lui... Satanas en personne,
Qui s'était plu dans ce tour familier.
Don Sanche en rit, et tous, comme à la tonne,
Ont bu de l'eau du Diable sommelier.

Santiago, 1859.

V

LES ORACLES ONT CESSÉ.

Mahom, avec grand effroi,
Boiteux, un jour, tirant l'aile,
A Jacques de Compostelle
Vint conter son désarroi.

Il avait, disait le traître,
Dans un sentier peu lointain

Perdu son léger butin
Et n'osait plus reparaître.

Malgré son gros revenu
Qui le fait vivre en cocagne,
Le saint se mit en campagne;
— Jamais plus n'est revenu.

Mahom aura, l'infidèle!
Tué le saint, pris son magot.
— Saint Jacques de Compostelle
Repose à Santiago.

Santiago, 1859.

VI

LA RADE DE VIGO.

Me voici de retour, et j'aperçois la rade
De Vigo, du sommet d'un mont que j'escalade.
Spectacle inattendu, rêve étoilé, vermeil
Enchantement! miroir inondé de soleil!
Tout au loin par delà les collines bleuâtres
Qui vont jusqu'à la grève en longs amphithéâtres,
Par delà les ravins et les bois d'orangers
Tout remplis de senteurs et d'oiseaux étrangers.
La mer — est-ce la mer? — L'Océan qui s'avance,
S'arrondit, résumé de la nature immense.

Au fond de l'entonnoir verdoyant, est-ce un puits
De l'Inde, est-ce le ciel dans l'épaisseur des nuits,
Ou n'est-ce pas plutôt le bouclier d'Achille
Que Thétys oublia sur les bords de Sicile,
Et qui reluit dans l'herbe avec des feux clémens?
La ville est assoupie au bord des flots dormans.
Seuls les oiseaux de mer, plus drus que les abeilles,
Avec des airs perçans sur les vagues vermeilles
S'ébattent, blancs flocons sur de blanches toisons.
On les voit voltiger à tous les horizons
Et dans la profondeur du flot laver leur plume.
On ne les poursuit pas. Ce n'est pas la coutume
Ici de tourmenter les oiseaux du bon Dieu.
Aussi les voyez-vous, familiers en ce lieu,
Et leur reconnaissance à s'expliquer féconde,
Multiplie à plaisir de longs ébats sur l'onde.

Par la passe du sud et la passe du nord,
Deux vaisseaux étrangers s'avançent vers le port;
L'un vient de l'Inde et l'autre a quitté la Havane;
La chaudière s'éteint, le drapeau se pavane
A l'arrière, et bientôt les pauvres passagers
Vont toucher terre à bord des canots messagers.

Le peuple sur le môle est assis et regarde
Nonchalamment. Heureux sont les soldats de garde!

Le fusil dans un coin, la cigarette aux dents,
Ils causent, ils n'ont pas de soucis imprudents.
C'est pour eux que le ciel a fait ces belles choses,
Les femmes, le printemps, les oranges, les roses,
Et la sérénité d'un climat enchanteur
Où dormir au soleil est le plus grand bonheur.

VII

LES BERMUDES.

— Toi qui, perché sur les Bermudes,
Comme un vautour sur un rocher,
Dans les tempêtes les plus rudes
Veilles au phare, dur nocher,
Parmi les voiles vagabondes,
Alcyons perdus sur les ondes,
Fuyant ton rescif déserté,
En est-il une par mégarde
Qui nous rapporte, Dieu le garde !
Ton drapeau, sainte Liberté !

— Hier, durant la nuit la plus noire,
Sur le roc, aiguille du glacier,
J'étais debout... Le promontoire
Flambait aux feux de mon brasier.

Soudain, voici que dans la brume
Le canon tonne, le flot fume,
Et je vois, comme dans l'enfer,
Des hommes se livrer bataille,
Et des nègres de haute taille
Qu'on précipitait dans la mer.

— Vieillard, ta parole est sinistre,
Mais je pardonne à ton humeur,
Car ta mémoire est le registre
Des naufrages et du malheur;
Sur ce roc perdu, seul au monde,
Dans une obscurité profonde,
Loin de tous, tu vis irrité,
Mais tu peux, poursuivant ton rêve,
Quand ton regard vers Dieu se lève,
Croire au moins à l'égalité.

— L'Égalité, c'est la patrie,
C'est la terre, et j'en suis chassé;
Tout mon sang se révolte et crie
Contre mon sort et le passé.
Les flots aussi bien que la terre
N'ont pas éclairci le mystère
Qu'on n'approfondira jamais :
Abaissez, du haut des Bermudes,

Vos regards sur les latitudes,
Que voyez-vous? Des mâts anglais!

— Je te plains.
— Cesse de me plaindre,
Garde ton ingrate pitié.
Moi, je vous hais tous, sans vous craindre,
Car je vous ai tous sous mon pié;
Esclave de la destinée,
Ma vie au roc est enchaînée,
Je suis libre et captif... Je puis
Faire un soleil avec mon phare
Ou de ces flots faire un Tartare
Plus noir que les plus noires nuits.

Vous qui hantez les solitudes,
Marins sur la mer égarés,
Fuyez la côte et les Bermudes,
Et ces rocs, tigres effarés.
De moi n'espérez aucune aide,
N'attendez pas que j'intercède
Pour vous disputer au trépas,
Vos sanglots sont mes chants de fête,
Je pourrais calmer la tempête
Que certes, je ne voudrais pas!

Bermudes, 1859.

VIII

LISBONNE.

La mer! L'immensité des flots bleus, puis le Tage,
Le fort Juliano, fatal aux prisonniers,
Et Bélem d'où Vasco le grand quitta la plage
Pour frayer des chemins nouveaux aux nautoniers,

L'Ajuda, qui des ans subit déjà l'outrage,
Des moulins tout pareils à de vieux pigeonniers,
Des palais, des maisons qui, d'étage en étage,
Se hissent dans les airs par de grands escaliers,

Des ruines et des fleurs, des tombes et des roses,
Et des vaisseaux ancrés au pied des arsenaux,
Frissonnans, inquiets, pareils à des oiseaux,

Un peuple qui jadis aimait les grandes choses
Et qui n'a conservé de sa prospérité
Que des haillons de pourpre et que sa vanité.

Lisbonne.

IX

LA TOUR DE BÉLEM.

Quand Vasco de Gama partit pour la conquête
De la route de l'Inde et des soleils nouveaux,
Le roi Don Manoel, ami de ses travaux,
Le conduisit à bord, pieds nus, couronne en tête,

Jusqu'à Bélem; et là, tandis que l'on s'apprête
Au départ, que déjà l'on hisse les signaux,
Le Roi monte à sa tour en pleurant, jusqu'au faîte,
Et suit son serviteur du regard sur les flots.

Ages trop fortunés où serviteur et maître
Ne faisaient qu'un! Le Roi redescend et s'assoit
Au bord du fleuve jaune, afin de se repaître

D'un rêve éblouissant et d'agiter en soi
Les pensers orgueilleux que roulait à cette heure
Le fidèle Vasco sur l'humide demeure.

Bélem.

X

DON SÉBASTIEN.

Ombre plaintive, douce amante,
Qui sur la tour en mer, le soir,
Au mirador viens pour t'asseoir
Durant le calme ou la tourmente,

Et qui portes obstinément
Tes yeux sur l'Océan immense,
De revoir jamais ton amant
As-tu gardé quelque espérance?

Du chevalier tout constellé
De lys et de blanches étoiles,
Du vainqueur qui s'en est allé
Aperçois-tu de loin les voiles?

— Celui dont le cœur fut le mien,
Dont les yeux éclairaient mon âme,
Mon doux seigneur, Don Sébastien
N'a pas encor revu sa dame.

Depuis cinq cents ans prisonnier
Retenu chez le peuple more,

Il attend, sans faiblir, l'aurore
Qui doit enfin le délier.

Et moi, je l'attends, spectre blême,
A cette place, jusqu'au jour
Qui doit le rendre à mon amour,
Le chevalier, le Roi que j'aime!

Bélem.

XI

NÉNIES ROYALES.

A Sa Majesté le Roi Don Fernando.

J'ai contemplé la race auguste et fortunée
De Bragance et Bourbon. O regrets superflus!
O désespoir! ô race à la mort condamnée!
Je n'ai fait que passer, ils n'étaient déjà plus!

Cinq infans fleurissaient sur cette tige auguste,
Jeunes et beaux, pareils aux infans de Lara,
Pareils à ces fruits d'or que le passant déguste
Dans les jardins fleuris du palais de Cintra.

Ils embaumaient les airs, ils enivraient la vue,
Ils étaient le parfum, ils étaient la beauté,

Ils couvraient le sentier de leur ombre imprévue;
Le rossignol chantait auprès d'eux, tout l'été.

Le voyageur charmé ne pouvait sans envie
Détacher son regard de cette tige en fleurs.
Quelle moisson d'amour leur promettait la vie!
Quel avenir de gloire et de paix! O douleurs!

La mort qui les guettait vers la plus haute branche
Abaissa sa main lourde et cueillit le fruit d'or,
Et depuis cet instant, le jardin pleure encor
Les beaux fruits rayonnans et perdus sans revanche.

Le rossignol muet se cache dans les bois,
Les chênes ne sont plus visités des colombes,
Le lys a dépouillé le blanc manteau des rois,
Le rosier ne veut plus fleurir que sur les tombes.

Il renaîtra pourtant, le beau printemps vermeil,
Il renaîtra sans eux, et mon cœur s'en irrite;
Mais le peuple égaré ne croit plus au réveil
De la nature, à moins que son roi ressuscite.

O peuple, il renaîtra, j'en atteste Louis,
J'en atteste ce père, infortuné monarque,
Dont j'ai vu le bonheur de mes yeux éblouis,
Et dont les pleurs sans fin n'ont pu fléchir la Parque!

Bon peuple, il renaîtra !... Ce n'est pas vainement
Que tes pleurs ont coulé, profonds comme le Tage :
Dieu, qui sait mesurer les forces au courage,
Doit un bonheur égal à ton accablement !

Et de ces trois tombeaux, par un destin bizarre,
Tu sortiras plus jeune et fort comme autrefois,
Ayant vaincu la mort et ressaisi tes droits,
Peuple ressuscité comme un nouveau Lazare !

Février 1862.

XII

UNE TEMPÊTE AU CAP SAINT-VINCENT.

Il avait fait un jour charmant et clair : la nuit
S'annonça mal. Le flot qu'une autre vague suit,
Déferlait sur le pont avec des bruits funèbres.
La lune par instans, du milieu des ténèbres,
Émergeait, et blafarde au fond d'un ciel tout noir,
Soudain disparaissait, et ne laissait rien voir.
Le vent sifflait très-fort à travers la mâture ;
Le navire roulait, et comme à l'aventure
Allait et se plaignait avec ces voix qui font
Frissonner, et la nuit dans un effroi profond,
S'accouder pour entendre une âme plus qu'humaine
Crier et sangloter parmi les ais du chêne.

Énorme, monstrueux, noir et fendant le flot,
Le navire avançait pareil au cachalot,
Masse prodigieuse, effrayante, où la vie
Aux lois du mouvement se montrait asservie.
La chaudière sifflait comme par un évent
Et mêlait sa terreur à la terreur du vent,
Nous allions.

Moi, penché sur l'Océan qui gronde,
Je songeais à ma vie errante et vagabonde,
J'interrogeais le ciel et l'horizon plus noir
Que mon cœur, et désir même du désespoir,
Je songeais longuement dans ce péril extrême,
Oublieux de la vie et de tous ceux que j'aime,
Que tout allait pour moi finir sans nul effort,
Et que l'éternité s'ouvrirait comme un port.
N'être rien, et sentir que pour briser cet être
Chétif et misérable et prêt à disparaître,
Il faut que la Nature entre en convulsions,
Et que sur l'Océan Dieu lâche ses lions;
Ameuter contre soi la vague et la tempête,
Et menacer la mort et relever la tête
Et dire : Il ne faudra rien moins que l'Océan
Pour me vaincre et jeter mon cadavre au néant;
C'est une joie exquise et c'était ma fortune!
Que n'as-tu donc, ô mort, assouvi ta rancune,

Puisqu'il faut renoncer un jour aux lendemains,
Et que je te voyais des roses plein les mains !
Cependant, ballotté par la mer en furie,
Dans la vague qui pleure et dans le flot qui crie,
Je tressaille... Est-ce un rêve ? ou suis-je déjà mort ?
N'ai-je point entendu tout à l'heure à bâbord
Un coup de mousqueton suivi d'une réplique ?
Cela semblait venir du large ; je m'applique
A distinguer les bruits dans ces bruits discordants,
Timide, j'intercède auprès des commandans.
Regardez !... dans l'horreur des ténèbres profondes
N'apercevez-vous pas s'abaissant sur les ondes
La lueur d'un fanal qui tremble, et par instans
Se relève au milieu des flots retentissans ?
C'est quelque barque en peine : Alerte, camarades,
Virons ! s'il faut mourir, mourrons-nous plus malades ?
Les braves gens ! déjà nous voici dans les eaux
Des naufragés joyeux dont on voit les signaux,
C'est un navire anglais, démâté, sans bordage,
Sans voile et sans canot, neuf hommes d'équipage,
A moitié morts, vivans arrachés au cercueil !
La malle-poste anglaise en avait fait son deuil,
Les ayant vus, et, comme il faut qu'elle dépêche,
Avait fait à la mort sa part de viande fraîche.
Nous sommes moins pressés, nous Français ; nous avons
Le temps ; puis le danger convient aux vagabonds.

« Pour porter une amarre à bord, il faut quatre hommes
De bonne volonté... Commandant, nous en sommes!
Bien, mes enfans! Partez dans le porte-manteau,
Et nous nous reverrons soit ici, soit là-haut! »

L'amarre est élongée, et sans autre aventure
On traverse la nuit, une nuit longue et dure.
Ainsi qu'un naufragé qui s'accroche avec peur,
La barque menaçait d'aborder son sauveur,
Et venait par instans, jouet de la tempête,
Nous talonner ou bien nous frapper de la tête
Comme un bélier rétif et prompt à s'irriter;
On manœuvre, et la nuit se passe à l'éviter.
Le calme reparaît sur les flots, et, moins blême,
La lune montre au ciel sa face de carême...
Mais enfin tout va mieux, et le matin plus clair
Rayonne. La bourrasque a fui comme un éclair.
Sauvés! Le soleil brille, et la mer au loin fume;
Nous en serons, je crois, quittes pour un gros rhume,
Et déjà nous entrons, ô Cadix, dans tes ports,
Aujourd'hui, le trois mai, fête du sacré Corps!

A bord de la *Bretagne,* 3 mai 1859.

XIII

CADIX.

Cadix a ses vaisseaux, ses bricks et ses tartanes,
Et sa rade, miroir étincelant et pur,
Où dans le nonchaloir aimable des sultanes
Elle aime à contempler dans l'eau son ciel d'azur.

Elle a ses grands palmiers, elle a ses caravanes
De voyageurs venus de l'horizon obscur
Pour goûter la douceur de ses nuits diaphanes,
De son printemps joyeux, de son hiver plus sûr.

Mais elle aime surtout, la folle et la charmante,
A courir en souliers de satin blanc, en mante,
Des fleurs dans les cheveux pendant les nuits d'été,

A jeter dans le ciel de grands éclats de rire,
A racler le jambon sous le balcon d'Elvire,
A boire de l'eau pure, exquise volupté!

XIV

LA GADITANE.

Sous tes palmiers, Alaméda,
Comme un jaloux caché dans l'ombre,
Comme un voleur dans la nuit sombre,
J'attendais; — le sort décida !

Je t'aperçus, ô Gaditane,
Brune Andalouse aux regards bleus,
Ange ou démon, fée ou sultane,
Viens-tu de l'enfer ou des cieux ?

Viens à la nuit, à la nuit brune,
Sous ces bosquets où dort la lune,
Et nous verrons, ô mon amour,
Sur les flots se lever le jour.

Voici le chemin de la France
Par delà Porto, Chiclana.
Ce noir rocher, c'est l'espérance,
Jésus sur les flots chemina!

Dans le pays qui m'a vu naître
Nous avons aussi des fruits d'or,
Des jardins dont je suis le maître,
Des fleurs, et des ruisseaux encor!

Nous avons tout! Seule tu manques
A la couronne du pays,
Parmi les jeunes filles franques
Tu brillerais comme un rubis!

XV

GRENADE.

L'Alaméda bruit, le zacatin flamboie,
Les marchands accroupis étalent leurs bijoux,
Le ciel est plein d'ivresse et la ville est en joie,
On boit de la musique avec des limons doux.

Comme des papillons de nuit, sans qu'on les voie,
Les rouges éventails agitent leurs froufrous,
Les yeux suivent les yeux, et les robes de soie
Vous frôlent doucement, en dépit des jaloux.

Dans les rougeurs du soir, la Névada s'accuse,
Blancheur étourdissante, immaculé sommet
Où la neige d'hiver s'amoncelle et s'infuse,

Et la lune émergeant des ravins ténébreux,
Au front de l'Albacyn comme une aigrette, met
Le croissant, souvenir d'un âge plus heureux!

XVI

SOSPIRO DEL MORO.

Lorsque je dus quitter Grenade,
L'Albacyn et l'Alaméda,
Et la Vega d'où l'on regarde
Les roses de la Névada,

Combien j'en ai poussé moi-même
De ces longs soupirs que poussa
Dans sa défaillance suprême
L'efféminé fils d'Aïssa!

Le Kalif sans glaive et sans âme,
Qui n'a pas su vaincre ou périr,
Le sultan, plus mou qu'une femme,
Boabdil, trop beau pour mourir!

Ce que tu pleures dans ta ville,
Triste commandeur des Croyans,
Ce n'est pas la lutte virile,
Le choc des glaives flamboyans,

La voix de la poudre qui parle,
Le bruit sonore des clairons,
Ni l'âme ardente qui s'exhale
Du noir torrent des escadrons!

Ce qui te paraît regrettable,
Ce n'est pas le sabre vermeil;
C'est le Généraliff aimable,
Et son repos et son sommeil,

Ses bains d'onyx et de porphyre,
Les sources de la Névada,
Les bosquets où Bulbul soupire,
Les chansons de l'Alaméda,

L'oubli charmant de toutes choses
Sous les arcades du palais
Que parfument les lauriers-roses,
Où la palombe vit en paix,

Où l'on contemple les étoiles
Qui nagent blanches dans le ciel,
Où les femmes n'ont pas de voiles,
Où les poètes font leur miel;

Il te faut quitter ces délices,
Marcher du matin jusqu'au soir :
— Torrens, abîmes, précipices,
Ouvrez-vous à son désespoir!

Va, maintenant! Verse des larmes,
Frappe ton sein retentissant,
Accuse le sort de tes armes,
Maudis ta mère et le croissant;

Mais j'ai beau te couvrir de bave,
Je le sens bien, à mon émoi ....
O Boabdil, fils de l'esclave,
J'aurais pleuré tout comme toi !

Grenade.

XVII

LA VEILLÉE DU GRAND SABBAT.

L'Angelus à la Cartoga
Vient de sonner : allons, ma fille,
Laisse ta caille qui babille,
Voici la nuit qui vient. Déjà,

Dom Bazile, frais et prospère,
Se dirige vers la prison,

Afin de confesser ton père
Et lui faire entendre raison;

Carmen, qui veut être novice,
Se hâte vers la Mosquitta,
Espérant trouver à l'office
Le beau *mayo* qui la quitta.

Nous, qu'on proscrit dans ce royaume,
Profitons de l'heure et du lieu,
Fidèles au Deutéronome,
Aux règles que nous traça Dieu;

Quand les étoiles coutumières
Perceront la nuit qui s'abat,
Nous allumerons les lumières
De la lampe du grand Sabbat,

Et lorsque les trois sœurs nocturnes
Disparaîtront à l'horizon,
Nous irons souffler, taciturnes,
Les trois astres de la maison.

Cordoba.

XVIII

A FIGARO.

I

J'ai vainement cherché ta demeure à Séville,
Seigneur barbier... Dis-moi, qu'es-tu donc devenu?
Fais-tu la guerre au Maure? Es-tu de la quadrille
De Cucharès... ou bien, gros bourgeois parvenu,

Vis-tu dans quelque bourg éloigné de Castille
Des largesses du comte et de ton revenu?
La plazza San José, veuve de ta résille,
Est comme un corps sans âme ici-bas revenu;

Il faut que tu sois mort... ou je suis une bête,
Car d'ici j'aperçois, des roses sur sa tête,
Une *maja* qui danse un joyeux boléro,

Et depuis un instant que je passe et repasse,
Personne encor n'a dit en parlant à ma grâce :
A la disposition d'ousted, Caballero!

II

Vrai ! je n'y comptais plus. Pourtant j'étais certain
Qu'il était demeuré quelqu'un de ta famille...
Un homme aux yeux béats... (c'était un sacristain)
S'approche et puis me dit : N'est-elle pas gentille,

Seigneur ? Quel pied ! quel feu ! Quelle démarche agile !
Quel corsage opulent et quel regard hautain !
Mais jamais l'étranger n'essuya son dédain...
— Vous la connaissez donc ? — Caramba, c'est ma fille !

Son logis est tout près... *Calle de Gallegas*,
Ça loge ! ça n'est point ainsi que ces Margots,
Ces Gitanes que Dieu confonde — et qu'il m'assiste.

Puis il s'est éloigné, ce papa moraliste,
Et moi, je regardais passer en tourbillons
Les pieds de la danseuse, ailes de papillons !

Séville, juin 1858.

XIX

LA SEÑORA PEPE ALBA.

Lorsque je visitai Séville,
Mon triste cœur s'énamoura
D'une très-adorable fille
Qu'au théâtre on vous montrera;

Mais si pour mieux la reconnaître,
Vous désirez d'elle un portrait,
Moi qui fus son seigneur et maître,
Je vous le ferai trait pour trait.

Elle est grande et brune et bien faite,
Les yeux à fondre des glaçons;
Elle vous a des airs de tête
Qui vous font passer des frissons!

Sa lèvre, grenade fleurie,
Qu'ombrage à peine un fol duvet,
Laisse entrevoir, sans qu'on la prie,
De merveilleuses dents de lait;

Sur le bord de sa lèvre rose,
La langue étroite d'un serpent

Montre son dard et se repose,
Et disparaît au même instant.

Le menton a cette fossette
Qui fait rêver les amoureux,
C'est de là que l'amour nous guette
Et nous rend fous, jeunes ou vieux.

Ses cheveux, que retient à peine
Une résille d'or, sont roux,
Plus drus et plus lourds que la laine
D'un mérinos noir andaloux.

Des poils de couleur indécise,
De la dent du peigne envolés,
Marbrent la nuque et laissent prise
Aux calculs des écervelés.

Elle a la gorge ferme et ronde,
Le tetin est un fruit vermeil :
On croirait voir sortir de l'onde
Le disque rouge du soleil.

De sa croupe amoureuse et forte,
Le mouvement précipité

Du *meneo* qui me transporte,
Vous promet la félicité;

Enfin son œil plein de tendresse,
Flamboyant et chaud comme un four,
Semble provoquer les caresses
Et vous dire : Essaye à ton tour!

Telle, un beau jour, sous sa mantille
Je vis Pepe, la señora;
C'est la plus admirable fille
Que jamais l'Espagne verra ;

Mais ne cherchez pas autre chose
Que le plaisir non débattu,
Dans cette *maja* brune et rose
Qui sourit et vous dit : Veux-tu?

Car d'esprit, d'amour et de reste
Néant, dans ce corps engourdi!
La chère enfant, l'aimable peste
Que cette fille du Midi!

Son noble père — un fort brave homme,
Sacristain de la Giralda,

Pour une once d'or, — forte somme,
Un beau matin me l'accorda,

Et j'eus la faveur souveraine
De succéder, — trêve aux grands mots,
A la foule altière et sereine
De tous les nobles hidalgos.

Séville.

XX

LA FOIRE DE SÉVILLE.

CHANSON ESPAGNOLE.

(Traduction.)

La belle jeune fille est d'or,
D'argent, la femme mariée,
De cuivre, la veuve éplorée,
De fer, la vieille — et moins encor...

Celui qui n'a pas vu Séville
Ne connaît rien de l'univers. .
Quelle merveille, cette ville
Où les Amours ont leurs concerts!...

Vite! qu'il arme un grand navire,
Qu'à la foire il vienne par eau
Pour contempler la foule et rire,
En s'abreuvant de vin nouveau.

— Aïe! on m'a pincée... Isidore,
Par Notre-Dame d'Atocha!
Si vous recommencez encore,
Je m'en vais le dire à papa.

Séville.

LES BARBERI

C'est l'heure où le Corso se remplit de voitures,
L'heure des Barberi, du bruit, des confitures,
Des gambades, des cris, des capucins, des fous,
Des nièces de curés avec leurs yeux si doux,
Des Pandolphes, des Turcs, des danses enragées,
Des confetti neigeux, des noix et des dragées,
De ce qui fait la ville un paradis mondain,
Jusqu'à l'heure où finit le carnaval romain.

Notre ami, jeune, ardent, fort peu mélancolique,
Au sommet de l'Ara-Cœli, contre un portique,
Parmi les spectateurs s'est assis pour mieux voir.
Sur les degrés voisins une belle à l'œil noir,
Au corsage opulent, au port de reine, et telle
Qu'en rêvait Sanzio, qu'en sculpta Praxitèle,
Plus belle que Junon et plus robuste encor,
Avec ses cheveux noirs que tient l'épingle d'or,

Regardait... Notre ami sourit à la voisine,
Il risque un mot ou deux... Mais la Transtévérine
Ne répond pas au jeu... Ses regards sont ailleurs,
Notre galant emploie un tour et des meilleurs,
De ceux qu'une Romaine en ces jours de folie
Permet en souriant et qu'il faut qu'on oublie.
Son corsage entr'ouvert laissait voir un beau sein,
Il l'emplit de bonbons égarés à dessein,
Sans pouvoir arracher un sourire à la belle,
Ni d'un regard hautain, l'insulte moins cruelle.
Lorsque de confetti le corset est tout plein,
Poussant le busc avec un geste souverain,
Elle les fait rouler de son sein jusqu'à terre...
Le jeu recommença par trois fois sans colère...
Pour attraper au vol les bonbons épiés,
Les enfans querelleurs se roulent à ses piés;
Mais elle, indifférente au bruit, non combattue,
Elle a repris soudain ses grands airs de statue,
Et les yeux dilatés regarde à l'horizon
Celui dont elle est fière, un jeune et beau garçon
Qui, les sourcils arqués et le torse en arrière,
Retient le Barberi par sa rude crinière,
Et de ses doigts noueux lui meurtrit les naseaux,
Tout pareil à Castor, fier dompteur de chevaux.

Rome.

DUO D'AMOUR

Traduit de la très-excellente histoire du *Marchand de Venise* par William Shakespeare.

LORENZO.

La lune resplendit! Par une nuit pareille,
Tandis que le zéphyr baisait tout doucement
Les arbres sans qu'un bruit vînt offenser l'oreille,
La lune resplendit — par une nuit pareille,
Troylus est monté sur le rempart fumant.

La lune resplendit! Par une nuit pareille,
Il mit dans un baiser son pauvre cœur aimant,
Et vers sa Cressida qui reposait vermeille,
La lune resplendit — par une nuit pareille,
Vers les tentes des Grecs l'envoya mollement.

JESSICA.

La lune resplendit! Par une nuit pareille,
Au rendez-vous d'amour Thisbé, vers son amant,
Courait... son pied rasait les fleurs comme une abeille.

La lune resplendit — par une nuit pareille,
Elle vit le lion — et s'enfuit follement !

LORENZO.

La lune resplendit ! Par une nuit pareille,
Didon était debout au bord du flot dormant,
Elle agitait dans l'air le saule qui conseille.
La lune resplendit — par une nuit pareille,
Et suppliait l'ingrat qui fuit traîtreusement.

JESSICA.

La lune resplendit ! Par une nuit pareille,
Médée allait cueillir l'eringium charmant,
Par les monts ténébreux, elle emplit sa corbeille,
La lune resplendit — par une nuit pareille,
Œson meurt et renaît de son égorgement.

LORENZO.

La lune resplendit ! Par une nuit pareille,
Jessica, ma beauté, quitta furtivement
Son vieux père, et tandis que Venise s'éveille,
La lune resplendit — par une nuit pareille,
Elle courait sans peur au bras de son galant.

JESSICA.

La lune resplendit ! Par une nuit pareille,
Le jeune Lorenzo jurait — toujours il ment,
De n'aimer qu'une fois sa beauté nonpareille.
La lune resplendit — par une nuit pareille,
Le jeune Lorenzo mentait affreusement.

LORENZO.

La lune resplendit ! Par une nuit pareille,
Jessica mon amour, Jessica mon tourment,
Affligeait Lorenzo dont le cœur s'émerveille.
La lune resplendit — par une nuit pareille,
De sentir sa blessure et de la chérir tant.

LORENZO. — JESSICA.

La lune resplendit ! Par une nuit pareille,
Prolongeons notre extase et notre aveuglement,
Ne blessons pas l'amour qui déjà nous surveille.
La lune resplendit — par une nuit pareille,
Aimons-nous, aimons-nous jusqu'au dernier moment.

Londres.

RENCONTRE

A PAUL BAUDRY.

Un soir qu'elle errait, la Fortune
Au bord d'un puits a rencontré
L'Amour, voyageur égaré,
Qui dormait au clair de la lune;

Le front méchant et l'air moqueur,
Le bras replié sous la tête,
En main sa flèche toujours prête,
Il reposait, — le dur vainqueur !

Cet enfant, tourmenteur du monde,
Tu le tiens donc en ton pouvoir,
Fortune que le ciel seconde !
Fais-le tomber au gouffre noir !

L'instant est favorable : acquitte
Les affronts que ton nom subit,
Rachète ton passé, maudite,
Délivre-nous de ce maudit !

Venge les cieux, venge la terre,
Du monstre charmant, abhorré,
Et que ton nom déshonoré
Soit béni pour ce crime austère !

Sur la margelle où l'enfant dort,
Voici que s'assoit la Fortune :
Elle l'éveille et sans rancune
L'arrache au péril de la mort !

Il ouvre un œil et se détire,
Ramasse flèches et carquois,
Puis fuit dans les airs sans rien dire,
En souriant d'un air narquois :

La folle poursuit le volage,
Soupire et se met à rêver,
Et recommence le voyage
Qui ne peut jamais s'achever.

Paris.

AU FAUNE BARBERINI

Faune, salut! salut, doux amant des forêts,
Qui reposes couché sur le tronc d'un vieux hêtre;
Le marbre querelleur te tient dans ses rêts,
Et sur ta lèvre en fleur l'âme cherche à paraître.

Qui t'a fait si rêveur? Qui mit tant de secrets
Dans le mol abandon de ta grâce champêtre?
Un dieu se cache en toi sous des voiles discrets,
Mais rien qu'à son sommeil un dieu se fait connaître.

La vie et le repos se combattent en toi,
Comme l'ombre et le jour se disputent l'Aurore,
Comme le doute amer étreint l'ardente foi;

Tu n'es plus ce proscrit que le chrétien abhorre.
— Retourne à tes autels, ô jeune homme charmant,
Dieu jeune, Dieu vainqueur, au bois de l'art dormant!

Munich.

UN TABLEAU DE SNYDERS

Au palais du Musée, au-dessus d'une porte,
Dans la reine-cité qu'on appelle Bordeaux,
Je vis, hier, un tableau peint d'une étrange sorte
Et qui m'a fait rêver, — car il déplaît aux sots.

C'est ton œuvre, ô Snyders, ton œuvre la plus forte,
Rubens dut applaudir à ces efforts nouveaux,
Et je ne connais rien de Vernix ou Desporte
Qui vaille la leçon que donnent tes pinceaux :

Un lion malade et vieux, dévoré de vermine,
Voit des lièvres en foule assiéger son échine,
Et s'assied pour mourir au milieu du chemin !

O vieillesse ennemie, ô deuil, ô solitude!
Ces braves d'aujourd'hui, lâches du lendemain,
Sont les amis des Rois, — et de la multitude!...

Bordeaux, 1857.

CHANSONS DE TOUS LES PAYS

CHANSON CHINOISE

A ANTOINE FAUCHERY, MORT A YOKOHAMA.

J'ai vu, ce soir, de ma terrasse,
Son front si clair briller dans l'eau;
Pour le baiser, j'étais trop haut, —
Pour le fuir — j'avais trop d'audace!

Verse, Bouddha, verse l'oubli
Au petit cousin de Fô-Li.

Il flottait, coupé par la lame,
Comme un gracieux nénuphar;
Ce front fuyant sera ma dame,
Je le jure par mon kandjar!

Verse, Bouddha, verse l'oubli
Au petit cousin de Fô-Li.

Sous les roses fleurs du pêcher,
J'ai noyé le beau front rebelle,

Mais il reparaît de plus belle...
Le flot ne veut pas le cacher!

Verse, Bouddha, verse l'oubli
Au petit cousin de Fô-Li.

Ah! pour suivre et baiser sa trace
Si j'étais l'ombre du sureau!
Je m'en irais au fil de l'eau...
Maudit soit cet amour fugace!

Verse, Bouddha, verse l'oubli
Au petit cousin de Fô-Li.

A l'heure où la lune se lève,
Je veux revenir chaque soir
Sur la terrasse, afin de voir
Radieux, se lever mon rêve!

Verse, Bouddha, verse l'oubli
Au petit cousin de Fô-Li.

Et pour arrêter le contour
Du jeune et gracieux visage
Qui devant mes yeux flotte et nage,
Libellule de mon amour!

Verse, Bouddha, verse l'oubli
Au petit cousin de Fô-Li.

CHANSON DES ALPES

PAYSAGE

Pantoun.

Sur le sommet de la montagne
La lune élève son croissant,
L'obscurité va décroissant
Jusqu'au niveau de la campagne;

La lune est pleine de douceur,
Comme tes yeux si doux... ma sœur.

L'herbe est brillante de rosée,
C'est un écrin de diamans :
La vache écoute, reposée,
Le bruit des bourgs au loin dormans;

La lune paraît endormie,
Si douce... comme mon amie!

Mais voici que sur le sommet
Des pics neigeux, comme un point rose,
Superbe, le soleil se pose :
Tout reluit, chante ou se soumet.

Soleil vainqueur, clair et charmant
Comme le front de mon amant.

Villequier

GRETCHEN

SOUVENIR DU NORD

Sous les platanes du vallon,
Dans la bruyère parfumée,
Où notre couche accoutumée
Se dérobe au regard félon,
Plus d'un brin d'herbe ou de feuillage,
Languissant, froissé sous nos pas,
Plus d'une fleur en son langage
Vous dira nos joyeux ébats...

Ainsi le Rossignol chantait dans la vallée !

A l'endroit juste où la forêt
Fait un coude, sous la feuillée,
Celui que j'adore en secret
Guettait ma course surveillée :
Sur son cœur, dans ses bras vaillants,

Il m'a reçue... ô Vierge-mère,
Cruel bonheur, ivresse amère!
Oh! quels baisers, baisers brûlants!

Le rouge en est encore à ma lèvre charmée.

Sur la rose et sur le duvet
De chaque feuille parfumée,
Mon bien-aimé seigneur avait
Préparé la couche embaumée.
Ah! si jamais le voyageur
Égarait jusque-là sa route,
En voyant les roses, sans doute
Il sourirait triste et songeur.

C'est là, ce fut bien là que reposait ma tête!

Ah! s'il avait vu sur mon sein
Mon amant, ma jeune conquête...
Quelle honte pour moi s'apprête...
Dieu! ce n'est point votre dessein!
Puis, qui saura notre mystère?
— Si ce n'est lui, si ce n'est moi,
Et l'oiseau qui dans la bruyère
Ayant tout vu, se tenait coi.

Mais il sera fidèle, il m'a promis sa foi.

Bamberg.

BARCAROLLE

Che cosa vecol ch'io peschi?
L'anel che m'è cascà.

Viens à mon secours, ô pêcheur de l'onde,
Fidelin!
Viens ici pêcher dans la mer profonde,
Fidelin!

Il s'avance avec son bateau,
Si coquet, si léger sur l'eau;
Fidelin, lin, lo!

Que faut-il pêcher pour vous, ô la belle?
Fidelin!
— Ma bague est tombée à la mer cruelle.
Fidelin!

Il s'avance avec son bateau,
Si coquet, si léger sur l'eau;
Fidelin, lin, lo!

Je te donnerai, pour ta courte peine,
Fidelin!
Cent écus d'argent dans la bourse pleine,
Fidelin!

Il s'avance avec son bateau,
Si coquet, si léger sur l'eau;
Fidelin, lin, lo!

Je n'ai pas besoin que l'on me rembourse,
Fidelin!
Gardez votre argent et gardez la bourse,
Fidelin!

Il s'avance avec son bateau,
Si coquet, si léger sur l'eau;
Fidelin, lin, lo!

Mais de toi je veux un baiser bien tendre,
Fidelin!
Un baiser d'amour qu'on ne peut reprendre,
Fidelin!

Il s'avance avec son bateau,
Si coquet, si léger sur l'eau;
Fidelin, lin, lo!

Venise.

OMBRE ET LUMIÈRE

SOUVENIR VALAQUE

La vie est ce ruisseau que l'on voit, à sa source,
Mince filet d'argent, babiller dans la mousse,
Puis grossir, puis enfler son cours trop vite accru,
Puis devenir torrent avec rage accouru,
Puis fleuve immense et fort, traînant parmi les herbes
Sa tunique éclatante et ses ondes superbes,
Puis décroître et bientôt, rétrécissant son lit,
A son vêtement bleu retirer plus d'un pli,
Faire taire son flot qui chantait dans les saules,
Laisser plus d'un poisson à sec sur ses épaules,
S'enfoncer dans le sable et disparaître aux yeux,
Comme une étoile d'or filant au front des cieux.

C'est encor ce rayon que nous darde l'Aurore,
Linéament douteux qui bientôt se colore,

Devient flèche du jour et qui dans le ciel bleu,
Sous nos regards scintille en atome de feu;
Mais soudain ce rayon, ce prisme, cet atome
Décoloré, blanchit et meurt, pâle fantôme,
Ne laissant rien de lui qu'un triste souvenir
Et l'espoir hasardeux de le voir revenir.

Hélas! telle est la vie... un décroissement sombre,
Le passage fatal de la lumière à l'ombre.

Là-bas, lorsqu'un Valaque a clos ses yeux mourans,
Les amis du défunt, ses proches, ses parens,
Abandonnant soudain la journée incomplète,
Près du lit funéraire, en beaux habits de fête,
S'assemblent à la hâte autour du trépassé;
Puis quand ils ont pleuré, gémi, qu'ils ont assez
Mené le deuil selon les anciennes pratiques,
Le cadavre est conduit vers les tombes antiques...

Chut! voici le cortége; il descend au vallon,
Et trace dans la plaine un sinueux sillon;
Il approche : à genoux! Le voilà qui défile,
Toute la vie est là.
Cher trésor si fragile,
C'est l'enfant nouveau-né qu'on porte dans les bras,
Si jeune et cependant réclamé du trépas,
Puis l'enfant de cinq ans que ce spectacle étrange

Émerveille à la fois et rend triste, cher ange!
L'adolescent après marche d'un pas plus sûr,
Du ciel dans son regard reflétant tout l'azur;
Le jouvenceau le suit, gourmandant sa paresse;
Puis voici le jeune homme au front plein d'allégresse,
L'homme fait, l'homme mûr et la virilité
Offrant un bras plus sûr à la sénilité;
Enfin, derrière eux tous et fermant le cortége,
Le mort dans son linceul, le mort que l'ombre assiége
Et qui va près des siens, ancêtres glorieux,
Reposer loin du bruit au tombeau des aïeux.

Hélas! telle est la vie... un décroissement sombre,
Le passage fatal de la lumière à l'ombre.

CHANSON NORMANDE

Je vois la fille au capitaine
A sa fenêtre, à s'y peigner.
(*Ballade populaire.*

— Matelot, posté dans la hune,
Que vois-tu sur le flot lointain?
— Je vois la lune
Faisant des cornes au matin.

— Dis-nous, vois-tu quelque autre chose,
Bon matelot?
— Je vois blêmir l'horizon rose
Et le soleil comme un falot.

— Bon matelot, vois-tu la terre
Que nous appelons de nos vœux?
— J'ai de bons yeux,
Mais de la voir je désespère.

— N'entends-tu rien, bon matelot?
 — J'entends encore,
J'entends comme un lointain sanglot
Venu du pays que j'adore.

Ma mère est morte, après ma sœur;
De la maison, c'était la joie
 Et la douceur,
Faut-il qu'au tombeau je l'envoie!

Ma fiancée est morte aussi;
 Pauvre colombe!
Adieu, compagnons, j'ai souci
De la rejoindre dans la tombe.

— Descends vite, bon matelot;
Voici le port, voici la terre
 Et puis ta mère
Qui te cherche avec un sanglot.

Voici ta pâle fiancée,
 Ta sœur, hélas!
Et ton père, dont la pensée
Te suivait dans tous les climats.

Amis, votre clameur est vaine,
Mort est celui qui souffrait tant !
— Et l'on entend
Le vent souffler dans la misaine.

Côtes normandes, 1880.

CHASSE D'HIVER

Où vas-tu, chasseur, où vas-tu,
Le fusil chargé sur l'épaule ?
La foulque, le canard pattu
Avec l'oie arrivent du pôle :
Prends garde, chasseur aguerri !

Tirliri ! !

Adroit tireur de bécassines,
Si tu m'en crois, à la maison
Tu resteras, c'est la raison,
Loin des rafales assassines :
Chauffe-toi, chasseur attendri !

Tirliri ! !

Les sarcelles, les marouettes,
Les geais, les râles des marais
Sont abrités dans les forêts,

Épuisés par de longues diètes :
On n'entend pas le moindre cri !

Tirliri !!

Perçant la brume et la nuée,
Dans un coin du ciel exigu,
Les canards en triangle aigu
Volent, troupe diminuée :
Quitte au plus tôt la hutte-abri !

Tirliri !!

La crique est profonde et peu sûre,
Les sables mouvans sont nombreux,
La glace a des trous ténébreux
Qu'on voit par plus d'une fissure :
Sois prudent, ô chasseur meurtri !

Tirliri !

Ta ménagère dans la peine
Comprime un sanglot étouffant ;
Sur les carreaux ton jeune enfant
Fait un brouillard de son haleine :
En route, chasseur peu nourri !

Tirliri !!

Surveillant la broche qui tourne,
Le chat ronronne auprès du feu;
Aux amours il a dit adieu :
Le souriceau joue et séjourne,
Mais de la chasse il est guéri!

Tirliri!!

Fais comme lui! de la passée
Dédaigne les appâts trompeurs;
L'horizon s'emplit de vapeurs,
La lune est comme trépassée :
Sois sage enfin, pauvre mari!

Tirliri!!

Rentre au logis qui s'inquiète;
Ta femme t'attend sur le seuil,
Malgré le froid, malgré son deuil,
Et ta soupe est dans ton assiette :
L'enfant t'accueille avec un cri!

Tirliri!!

Au plus près de la cendre chaude
Ton chien va se coucher en rond;
Le chat interrompt son ronron;

Il y restera jusqu'à laude :
Malgré son compagnon marri!

Tirliri!!

Le coucou de la forêt Noire
Sort avec fracas du boîtier!
Il est heureux, ce forestier,
De faire échec à la bouilloire :
Le coquemar en a tari!

Tirliri!!

Dans le dressoir, sur une assiette,
Les bras croisés, Napoléon
Au fier bâtard de Mauléon
Fait une grimace inquiète :
Marlborough en est ahuri!

Tirliri!!

Allons, chasseur, tirant la patte,
Regagne le lit conjugal;
Sois heureux du bonheur légal
Et dors à poings fermés, pirate :
Sans crainte du charivari!

Tirliri!!

Depuis les beaux jours de l'enfance,
Le temps, hélas ! t'a bien changé,
Sur tes cheveux il a neigé,
Et ta glace à la glace offense :
Adieu donc, chasseur défleuri !

Tirliri !!

Villequier.

CHANSON SLAVE

Nous nous sommes aimés comme deux tourterelles,
Nous nous sommes quittés comme deux hirondelles.
Tout est fini
Avec le nid.

CHANSON SLOVAQUE

LE DÉPART DU SOLDAT.

La lune brillait endormie
En haut du ciel,
Quand je dus quitter mon amie
Dont les lèvres étaient de miel.

J'avais franchi bois et clairière
Qu'elle criait :
« Reviens à nous, à la chaumière
Jusqu'au matin. » Elle priait.

« Il faut que j'aille à la prairie
Voir les chevaux. »
Mais c'était une tromperie;
Je volais par monts et par vaux!

« Ma chère âme, que peux-tu craindre?
Hélas! mon Dieu!
Attends mon départ pour te plaindre,
Attends un peu! »

Mais elle qui ne peut m'entendre,
Silencieuse,
Laisse ses pleurs à flots descendre
De ses yeux bleus.

Septembre 1883.

MAGALI

CHANSON PROVENÇALE.

Traduite de *Miréio* de F. Mistral.

> Canto-ie Magali, Magali qu'à l'amour escapavo pèr milo escampo. Magali que se fasié pampo, auceù que volo, rai que lampo et que toumbè pamens, amourouso à soun tour.
>
> F. Mistral.

O Magali, ma tant aimée,
Montre-moi tes yeux souverains;
Écoute l'aubade enflammée
Des fifres et des tambourins.

Là-haut, le ciel est plein d'étoiles,
Mort est le vent,
Elles pâliront sous leurs voiles
En te voyant.

— Moins que des roseaux qui susurrent,
De ton aubade je fais cas;
Mais dans les flots blonds qui murmurent
Je m'enfuis, anguille du raz.

O Magali, ma chère blonde,
Si tu te fais poisson dans l'onde,
Moi, le pêcheur je me ferai,
Je te pêcherai.

Si tu te fais pêcheur fidèle,
Quand tes verveux tu jetteras,
Je me ferai l'oiseau dont l'aile
M'emportera loin de tes lacs.

Si tu deviens oiseau qui vole,
Je te suivrai, sur ma parole,
Et le chasseur je deviendrai;
Je te chasserai.

Aux perdreaux gris, aux bouscarilles,
Si tu viens tendre tes lacets,
Parmi les fleurs et les brindilles,
Je me cacherai tout exprès.

O Magali, chère petite,
Si tu te fais la marguerite,
Moi, l'eau limpide je serai,
Je t'arroserai.

Si tu te fais l'onde magique,
Je serai le nuage errant,
Et tout là-bas, en Amérique,
J'irai par delà l'Océan.

O Magali, loin de nos plaines,
Si tu fuis aux Indes lointaines,
Le vent de mer je deviendrai;
Je te porterai.

Si, vent marin, tu me menaces,
Je fuirai d'un autre côté,
Du grand soleil qui fond les glaces
Je serai le rayon d'été.

O Magali, si ta couronne
Devient le soleil qui rayonne,
Le lézard vert je deviendrai;
Je te boirai.

Si tu te fais la salamandre
Qui se cache dans les viviers,
On me verra lune descendre
Afin d'éclairer les sorciers.

O Magali, ma souveraine,
Si tu te fais lune sereine,
Belle brume je me ferai,
  Je t'enserrerai.

Si brume épaisse tu m'enserres,
Ne crois pas encor me tenir,
Rose virginale, aux parterres,
Sur le buisson j'irai fleurir.

O Magali, ma colombelle,
Si tu te fais la rose belle,
Papillon, moi, je me ferai;
  Je te baiserai.

Va, poursuivant de courte haleine,
Tu ne m'auras jamais, jamais...
Car sous l'écorce d'un vieux chêne,
J'habiterai le bois épais.

O Magali, le ciel t'entende!
Si tu te fais chêne en la lande,
Touffe de lierre me ferai,
    Je t'embrasserai...

Si tu veux m'étreindre à ton aise,
Tu n'auras qu'un tronc vermoulu,
Car blanche nonnette à Saint-Blaise
J'entrerai : tu l'auras voulu.

Magali, si tu deviens nonne,
Eh bien, que le ciel te pardonne,
Prêtre, je te confesserai,
    Je t'entendrai.

Du couvent tu franchis la porte,
Soit! ce jour-là tu me verras,
Au milieu de mes sœurs, mais morte!
Alors qu'est-ce que tu diras?

O Magali, si de la sorte
Tu te fais, hélas! pauvre morte,
Eh bien, terre je me ferai;
    Là, je t'aurai!

Décembre 1882.

LES GOUTTES DE PLUIE

RÊVERIE IMITÉE DE L'ALLEMAND.

Un soir, nous étions deux :
Baisers amoureux,
Volez sous la charmille.
La lune était d'argent,
Son regard changeant
Tantôt pâlit ou brille.

Ah! sur mon front brûlant,
Sur ses yeux, sur ses lèvres,
Pleurs des cieux,
Tombez silencieux,
Calmez, calmez nos fièvres!

Le dieu d'amour m'entend,
Et du ciel descend
La rosée ou la pluie :

Gouttes ou flots versés
Sur ses yeux baissés,
Ma lèvre les essuie
Empressés!

Qu'il pleuve ainsi, toujours, toujours, encore!
Doux baisers que j'adore,
Venez éteindre mes frissons!
Tombez toujours, tombez, gouttes propices,
De nos baisers complices.
L'oiseau chantait dans les buissons!

Mais le ciel égayé
Soudain a ployé
Son manteau monotone,
Nos bras sont délacés,
Nos regards baissés...
Et tu t'enfuis, mignonne...
Jours passés!

Larmes des cieux,
Tombez, tombez encore!
Jusqu'à l'aurore
Que je sois heureux!
Larmes des cieux.

SOMMEIL

MÉLODIE IMITÉE DE L'ALLEMAND.

Dors près de moi, douce et blanche colombe,
Déjà la nuit éteint le jour.
Au blond sommeil ta paupière succombe,
Et l'oiseau chante un chant d'amour.

Quand viendra l'heure où voltigent les songes,
Ne les crois pas, mon bel ange endormi,
Ferme ton cœur à leurs pâles mensonges
Pour t'éveiller à la voix d'un ami.

La brise dort, et la fleur à l'abeille
Vient de fermer son corset bleu.
L'onde est tranquille, et la vague sommeille;
De tout brin d'herbe il s'exhale un aveu.

L'ombre naissant de la nuit embaumée,
  Fait comme un voile à ton sommeil,
Et moi je rêve, en mon âme charmée,
Au doux baiser qui m'attend au réveil.

POÉSIES DOMESTIQUES

LE NOUVEL AN

Lorsque autour de la même table,
Au premier jour du nouvel an,
Soumis à la coutume affable
De le célébrer en buvant,

Pour obéir à l'habitude,
Aux usages des bons aïeux
Dont vous vous faites une étude,
Vous vivans, tous aussi morts qu'eux,

Vous vous asseyez, tristes, sombres,
Pleins d'ennuis secrets et sans fin,
Comme au dernier banquet des ombres
Buvant sans soif, mangeant sans faim,

Observant vos yeux et vos gestes,
Pesant le silence et vos mots,
Défendant aux soupirs funestes
De rien dévoiler de vos maux,

Méditant de combien de rides
Et de combien d'iniquités
Vous ont chargés les ans avides,
Vos douleurs et vos lâchetés,

Supputant aux lois de l'usure
De combien de francs et de sous
L'héritage qu'on dénature
A pu croître, s'il n'est dissous.

Et combien doit durer encore,
Avec ou sans trop d'embonpoint,
Cette existence qu'on déplore,
Mais qu'on berce avec tant de soin,

N'avez-vous pas, sur la fenêtre
Où le givre a mis ses cristaux,
Vu grandir, s'éteindre et renaître
La lueur d'un feu de fagots!

Comme les verres de Bohême,
Cette lueur vive a percé
La transparence mate et blême
De votre cristal damassé :

Écoutez : le vent vous apporte
Des ris, des baisers, des chansons,

Des santés joyeuses qu'on porte
Aux vieillards comme aux nourrissons.

Ce sont des pauvres qui festoient
Le premier-né du nouvel an
Et, la tendresse au cœur, le noient
Dans un petit pot de vin blanc.

Le foyer joyeux les rassemble,
Chez eux ils n'ont pas d'exilé :
Pourraient-ils être heureux ensemble,
S'ils savaient un cœur mutilé?

Les yeux sur les yeux de sa Jeanne,
Le mari pense à ses enfans,
Et les enfans baisent le crâne
De leur père aux cheveux flottans.

L'aïeul, un vieux chêne sans sève,
Impotent, mais aimé toujours,
Précieux fardeau, voit en rêve
Le fantôme de ses amours.

Tandis que la jeune fillette,
Orgueil du foyer paternel,
Rêveuse et même un peu coquette,
Songe à son voisin Gabriel,

Sa mère lit dans sa pensée,
Et sur ses genoux l'attirant,
Au promis tend sa main glacée
Et lui montre un front souriant.

Il n'est pas jusqu'au chien de garde
Qui ne soit heureux à son tour.
O mes parens, que Dieu vous garde
Et vous accorde un pareil jour!

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

1855.

LE ROUET

Quatre-vingts ans avaient sonné pour notre tante.
Riche de ses vertus et de son sort contente,
Elle jetait encore, âme de la maison,
Son pain dur aux oiseaux, au logis sa chanson.
Elle avait recueilli dans sa robe de bure
Treize petits-neveux, son orgueil, sa parure,
Et fille, elle gardait pour les hymens du ciel
La fleur de son sourire aussi doux que le miel.
Cinquante écus de rente et son toit pour patrie,
Pour blason, trois cents ans de paysannerie;
Noble blason signé sur les vitraux pieux
De l'église, et donnés jadis par les aïeux.
Un jardin exigu, la santé, la prière
Et son rouet, rendaient sa vieillesse prospère.
Comme elle était joyeuse alors que le printemps
Fleurissait la prairie et ses quatre-vingts ans,

Et qu'une bonne odeur de foin et d'algue verte
Lui venait de la mer par la fenêtre ouverte !
Alors elle appelait tous ses petits-neveux,
Démons charmans, toujours se disputant entre eux,
Et de son superflu, prodigue outre mesure,
Les bourrait de gâteaux, de noix, de confitures,
Puis, les ayant rangés en cercle, leur chantait,
En tremblotant un peu, la chanson du Rouet :

Tourne, rouet, tourne, quenouille!
Tourne, bobine, allègrement,
Et sous mon vieux doigt qui te mouille,
Lin, fais-nous un chaud vêtement.
Tandis que l'horizon flamboie,
Que monte le soleil d'été,
Avec du pain et la santé,
Je file, et mon cœur est en joie!

Tourne, rouet, tourne toujours,
Avec le lin file mes jours!

Roulant ses eaux et la lumière,
Le fleuve a des bruits si charmans!
Il chante aux pieds de la chaumière
Où coulent mes quatre-vingts ans.

De peur que la fauvette étouffe,
Pour que le pinson soit au frais,
L'églantier fleurit tout exprès,
Et le sureau blanchit sa touffe.

Tourne, rouet, tourne toujours,
Avec le lin file mes jours!

Le ramier gémit dans les chênes
Et répète aux échos son deuil,
Les corneilles mangent les faînes,
Le linot tient tête au bouvreuil;
Le râle court dans la prairie,
La bécassine nous revient,
L'hirondelle qui se souvient
A ma fenêtre pour patrie.

Tourne, rouet, tourne toujours,
Avec le lin file mes jours!

Je n'ai pas une grande peine
A voir mes ans tôt écoulés;
Lorsque de pain la huche est pleine,
Tous mes ennuis sont refoulés.

Les fleurs, les oiseaux, la famille,
Suffisent à dorer mon sort :
Je vends mes toiles, pauvre fille,
N'en gardant qu'une pour la mort.

Tourne, rouet, tourne toujours,
Avec le lin file mes jours !

FABLE

On vous dira qu'en se jouant
La Fontaine écrivit ses fables;
Que le *bonhomme* aux yeux affables
Les composait tout en rêvant.
N'en croyez rien : la Muse est comme les coquettes,
Il faut à son amour un cœur non partagé,
Des soins toujours nouveaux, un culte protégé
Par des prévenances discrètes;
A faire imprudemment ses deux tristes conquêtes,
Malheur à qui s'est engagé!
Moi-même, ce n'est pas sans peine
Que de rimer pour vous j'ai pris quelque souci;
Pourtant mon vers est dur, mal rimé, sans haleine.
Par là, jugez si La Fontaine

Sans le travail eût réussi !
Avec son cortége de jours,
L'an nouveau qui pour nous commence
Est comme un bataillon de soldats qui s'avance
Au son du fifre et des tambours :
Trente de ces soldats font une compagnie,
Ayant pour officier le premier jour du mois,
Chacune a son guidon qui dans l'air se déplie;
Elles obéissent à la voix
D'un général en chef, dont l'active mémoire,
Malgré leur latin, leur grimoire,
Prend soin de retenir les noms
De chacun de ses compagnons.
— Qui ne connaît, je le demande,
Le général Calendrier?
Il est très-pacifique et sans talent guerrier.
— Sous les ordres d'un chef qui jamais ne gourmande
Les jours, ai-je dit, nos soldats,
Sans souci du péril, sans crainte, à l'aventure,
Sans litière et sans nourriture,
Dans des sentiers affreux qu'ils ne connaissent pas,
Vont gaiement égarer leurs pas.
Morne, sur son rocher, le temps qui les regarde
Et monte une invisible garde,
Les abat tour à tour avec son arc vainqueur :
— D'un trait fatal percés au cœur

Comme un château de cartes qui s'écroulent,
Ils tombent lourdement et roulent
Dans ton abîme, Éternité !

A toute fable, il faut une moralité :
O vous qui sans regret voyez couler les heures,
Si, grâce au fabliau que je vous ai conté,
Vous oubliez en vos demeures
Le doigt que tient sur vous le Temps, maître irrité,
Ce conte, amis, vous aura profité.
Et moi, qui tranche ici du bon Jean La Fontaine,
Je n'aurai pas perdu ma peine.

A MA CHÈRE FEMME

MARIE BUSQUET-PAGNERRE.

Tu veux des vers, ma pauvre amie,
Compagne des jours malheureux;
A ma triste Muse endormie
Tu fais un effort douloureux.

Pourquoi des vers, pourquoi des rimes,
Jeux d'esprit où le cœur n'a rien?
Crois-tu que monté sur les cimes
Ce cœur vaudra mieux pour le tien?

A tous les poèmes superbes,
Préfère un regard, un baiser;
Le ruisseau qui court dans les herbes
Vaut bien, quoi qu'on puisse en penser,

Le torrent qui, de roche en roche,
S'élance avec un bruit vainqueur
Ou la haute mer qu'on approche
Avec un serrement de cœur.

Elle vaut mieux, la violette,
Pour le sein qui lui donne abri,
Que le fier cactus dont l'aigrette
S'élance du rocher fleuri.

Crois-moi, ne cherchons pas la gloire;
La gloire est hostile au repos.
Cherchons l'amour et sa victoire,
Cueillons le bonheur à propos.

Lorsque la mort t'aura fauchée
Avec ou sans un grand renom,
Pour toi, la belle chevauchée
Que de partir avec un nom!

Les grands héros, les grands poètes
Préoccupés de l'avenir,
Ont eu trop d'heures inquiètes
Pour aimer et se souvenir.

Je préfère à tous les lyriques
Tibulle, un paresseux Romain.

Pour moi, l'auteur des Bucoliques
Est le seul grand, le seul humain.

Non pas qu'il égalât Homère,
Divin poète au large essor,
Mais parce qu'il aima Néère,
Amaryllis, d'autres encor;

Parce qu'il fut amant fidèle,
Le meilleur de tous les amis,
Que le bon Horace l'appelle
Optimus... sans nul compromis!

Ainsi, résigne-toi, ma belle,
A vivre obscure, à n'être rien...
Trop heureuse si l'on t'appelle
La femme d'un homme de bien;

Après la tâche accoutumée,
Si tu dis avec un soupir :
Je l'aimais et j'en fus aimée!...
C'est assez pour vivre et mourir.

Cannes, villa Brémond, 27 avril 1867.

QUAND TOUT SOMMEILLE

Quand tout sommeille
Ou se réveille,
Les cieux, les bois,
Moi je soupire
Comme une lyre,
Comme un hautbois!

O mon doux ange,
Mon cœur se range
A ton désir;
De tes yeux ivre,
Me faut-il vivre
Ou bien mourir?

Ton cher sourire
Est mon empire,

Mon seul trésor;
Et ta parole
Qui me console
Vaut mieux encor.

Pour toi, mignonne,
Mon cœur se donne
A l'abandon.
Ma destinée
Est enchaînée
A ton pardon.

L'HOMME AU SABLE

A SYLVIE.

L'homme au sable a passé :
Sur les yeux de Bébé
Il a laissé tomber sa poussière bénie.
Mère, un baiser! l'enfant s'endort,
L'ange a plié ses ailes d'or,
L'homme au sable a passé : la journée est finie.

L'homme au sable a passé :
Dans l'esprit de Bébé
Il a laissé tomber ses riantes images :
Roses de pourpre, papillons,
Arlequins aux riches paillons.
L'homme au sable a passé pour les enfants bien sages.

L'homme au sable a passé :
Dans le cœur de Bébé

Son souffle a fait germer les fruits de la prière.
Il obtient de l'ange gardien
La santé pour papa, pour maman, pour son chien!
L'homme au sable a passé... Bébé clôt sa paupière.

Octobre 1874.

BERCEUSE

A SYLVIE, A LAURENCE.

Quand vous êtes sur mes genoux,
Petits anges à l'air si doux,
Comme deux fruits sur une branche,
Que, me cachant dans vos cheveux,
J'essuie en souriant mes yeux,
Tout le bonheur du monde en mon âme s'épanche!

Quand je vous tiens toutes les deux,
Mes amours à l'air radieux,
Comme deux tourterelles roses,
Que j'oublie un instant mes pleurs,
Je repousse au loin les douleurs,
Et les soucis du monde, et les rides moroses!

Quand vous dormez toutes les deux,
Que vous fermez vos jolis yeux,

Comme deux étoiles jumelles,
Je voudrais vous peindre, ou chanter
Ce qu'en rêve on peut enfanter;
Mais je n'ai que ma voix et que mon cœur, cruelles!

VIVAM INGLORIUS

A MARIE B. P.

Tu veux vivre dans la mémoire
De ces temps si durs au rêveur :
— Pourquoi me parles-tu de gloire
Quand je te parle de bonheur ?

Dans une obscurité profonde,
Oublié, je vis oublieux :
— Pourquoi me parles-tu du monde
Lorsque le monde est dans tes yeux ?

Mon cœur, détaché du Mystère,
N'est plus épris de l'inconnu :
— Pourquoi me parler de la terre
Quand du ciel je suis revenu ?

RÉPONSE A DES VERS

MIS SUR UN PORTRAIT.

Pourquoi calomnier ton âge?
Pourquoi ces pensers malséans?
L'Été sourit, l'Automne est sage,
Mais le Printemps est le Printemps!

Deux frais boutons à ton corsage
Fleuriront encor bien des ans;
Regarde-toi dans leur visage,
Mère et sœur de mes deux enfans!

CHOSES D'AUTREFOIS

L'AMOUR EN PÉRIL

TRADUIT D'HÉRENNIUS MODESTINUS, GRAMMAIRIEN,
(TROISIÈME SIÈCLE).

Amour dormait : bercé sur l'aile du sommeil,
Dans un berceau de myrte il reposait vermeil,
L'enfant! la pâle Aurore avait mouillé les herbes.

Autour de lui, soudain, furieuses, acerbes,
Les âmes que brûla le feu de ses transports,
De la cour de Pluton prisonnières sans corps,
Se lèvent, l'enfermant d'un cercle redoutable :
« Ah! voici mon chasseur, dit Phèdre, qu'on l'accable!
Entraînons-le! — Coupons, dit Scylla, ses cheveux.
— Un seul trépas pour lui! ma sœur, il en faut deux,
Perçons de mille coups le traître, l'homicide »,
Disait tout haut Progné, la veuve de Colchide.
Didon et Canacé : « Par le glaive cruel
Qu'il meure, et sur-le-champ, qu'il meure, et sans appel!

Qu'il soit branché, hurlait Myrrha. » Non, dans la flamme,
S'écriait Éradné, qu'il soit brûlé, l'infâme!
Aréthuse et Biblis : « Dans les flots en courroux! »
Mais l'Amour s'éveillant : Mes ailes, partons-nous?

LE TIMBRE D'OR

Moi, je dirai sa voix douce et si pénétrante!...
Timbre d'or de Hugo, de Gérard de Nerval,
De Rogier, de Stadler, de Houssaye et Dorval,
De ce groupe d'amis que la Muse apparente.

O douce voix!... soupir de flûte au fond du val!
Écho de la syrinx, mélodie enivrante,
Pour quel divin concert votre chœur sans rival
A-t-il reçu le *la* de quelque fée errante?

Toujours jusqu'au tombeau mon âme l'entendra.
— Tel un Brahmine écoute et croit entendre Indra,
La chère voix, aux sons caressants et pareille

Aux plaintives rumeurs des bois, quand vient le jour,
A la Guzla qui pleure et chante un chant d'amour
Lorsque la tribu dort et que l'amante veille.

Extrait du *Tombeau de Théophile Gautier*.

A AIMÉ MILLET, STATUAIRE.

Triste Ariane, abandonnée
Par le plus traître des amans,
Je ne plains pas ta destinée
Et je souris à tes tourmens.

Guidant sa troupe époumonnée,
Lycæus, au regard charmant,
S'avance : heureuse infortunée,
Les destins pour toi sont clémens.

Io Bacchè! Divin échange !
Un mortel a fait place au Dieu.
Amour, amour! voilà ton jeu,

Et par une aventure étrange,
Divin secours d'un immortel,
Ton rocher devient un autel.

L'ATTENTE

Les paroles de la prière,
Ces roses du jardin de Dieu!

Tandis que Jésus sur les routes
S'en va confesser le Gentil,
La mère en proie aux tristes doutes
Se dit : Maintenant que fait-il?
A-t-il pour reposer sa tête
Le tronc rugueux de l'olivier?
A-t-il évité le sentier
Du Pharisien qui le guette?

Depuis longtemps j'attends, hélas!
Et mon enfant ne revient pas.

Le plus beau, le plus doux des hommes,
C'est mon fils, mon fils bien-aimé!
Ah! malheureuses que nous sommes!

Pauvre cœur d'amour affamé!
S'ils savaient, ces bourreaux qu'on aime,
Combien l'attente fait souffrir,
On les verrait tous accourir
Pour calmer notre peine extrême!

Depuis longtemps j'attends, hélas!
Et mon enfant ne revient pas.

Je pleure, le lin qui s'embrouille
Ne roule plus sur mes fuseaux,
J'ai laissé tomber ma quenouille,
Faites vos nids, petits oiseaux!
Pourtant, le ciel est plein de joie;
J'entends le martinet moqueur.
Oh! comme il fait noir en mon cœur!
Larmes, coulez, et qu'il s'y noie.

Depuis longtemps j'attends, hélas!
Et mon enfant ne revient pas.

Où peut-il être? où donc aller
Pour te revoir, mon doux Messie?
Le père a pour se consoler
Le rabot, la pince et la scie,

Du seuil où j'attache ma vue,
J'entends le tour aller, venir...
Moi, je n'ai que le souvenir,
C'est le souvenir qui me tue!

Depuis longtemps j'attends, hélas!
Et mon enfant ne revient pas.

LES DIEUX ONT PRONONCÉ

Les dieux ont prononcé : les Gaulois ont vécu,
L'aigle du Capitole, un seul instant vaincu,
A repris sa course première,
Et Vercingétorix, qui n'a plus qu'à mourir
La main sur son épée, attend de l'avenir
Des vengeurs nés de sa poussière!

Avec les yeux de l'âme, il les voit, ces grands cœurs.
C'est Clovis le premier, avec ses Franks vainqueurs,
C'est Karl fatal aux Abdérames,
C'est Charlemagne et puis une fille des champs
Avec son air de vierge et ses grands yeux touchans
Dont des tigres ont bu les larmes;

C'est Duguesclin, Villars, Napoléon, c'est vous
Que pour ces fiers desseins Dieu choisit entre tous

Afin que la France fût Reine,
Et, déposant un jour le glaive détesté,
Donnât la paix au monde avec la Liberté,
Dans sa force auguste et sereine!

POSTLIMINIUM

AU POÈTE DE *LA NÉMÉSIS*, M. BARTHÉLEMY

Quand un soldat romain tombait par sa faute ou par hasard dans les mains de l'ennemi, tous ses droits de citoyen étaient suspendus. C'était pour ainsi dire le sommeil du civisme. Quand il retournait vers les siens et dès que son pied avait touché la frontière, il redevenait citoyen romain comme par le passé et reprenait la plénitude de ses droits : *jure postliminii.*

Pourquoi tous ces détours et pourquoi cette feinte ?
Abandonne aux rhéteurs les ambages, la crainte,
Indignes de tout noble cœur;
Comme par le passé, sois loyal et sincère,
Exilé qui reviens de la terre étrangère,
Poète, de l'oubli vainqueur!

N'invoque plus, crois-moi, la nécessité dure,
Le destin, le *fatum;* ce serait imposture,

Les temps ne sont plus où le sort,
Le sort aux pieds d'airain, la fortune aux yeux louches,
Poussaient fatalement les Atrides farouches
Au meurtre, à l'inceste, à la mort!...

Chacun de nous se fait sa propre destinée,
L'homme est libre : il choisit sa route fortunée,
Adore les dieux qu'il lui plaît,
Et suivant le penchant d'une âme indépendante,
Du mal suit les chemins ou du bien se contente,
Dualisme égal et parfait!

Dis-nous plutôt, dis-nous, pour excuser ton crime :
Pas à pas dans la nuit j'ai remonté l'abîme,
L'abîme sonore et sans fin;
Mais des sentiers honteux j'ai traversé la fange
Sans y laisser du moins traîner les ailes d'ange
Qui jadis m'élevaient au bien!

Un jour, — qu'il soit maudit, ma Muse plébéienne
S'ennuya de porter la robe d'indienne,
La cornette et le tablier;
Elle voulut aller en coche par la rue,
Choisir ses amoureux, dîner la faim venue,
Dormir sur un doux oreiller!

O Perse, ô Juvénal, hommes forts et sincères
Dont l'hexamètre allait flagellant les misères
De la vieille Rome aux abois,
Comme Domitien, roi d'une cité morte,
Comme Caracalla vous traitaient d'autre sorte
Et vous imposaient d'autres lois!

Ils n'allaient pas la nuit, ces empereurs sans âme,
Vous prendre au trébuchet de quelque piége infâme,
Faire briller l'or sous vos yeux;
Ils disaient seulement : Qu'il meure; il m'importune!
On mourait en vouant un coq à la Fortune,
En léguant sa vengeance aux dieux!

Et tout était fini. C'était bien, c'était digne!
Notre poète allait, condamné par un signe,
S'ouvrir les veines dans un bain,
Et le peuple traînait son corps aux gémonies;
Mais votre nom restait sans tache, ô grands génies,
Vous étiez dieux le lendemain!

Aujourd'hui, par hasard, sur la place publique,
S'il paraît un poète à la voix prophétique,
Invoquant ton nom, Liberté!
Aussitôt à l'envi on le flatte, on le presse,

Jusqu'à ce qu'il ait fui par crainte ou par paresse
Le sentier de la probité.

Puis lorsqu'ils ont ainsi fait l'achat d'un poète,
Ils lui disent alors : Ta voix sera muette,
Tu ne chanteras que pour nous.
Désormais plus d'amis et plus de lutte ardente,
Esclave, il faut brider ta Muse indépendante
Et la traîner à nos genoux.

Et maintenant, ô vous dont je crains les colères,
Mes juges, — autrefois je vous disais : Mes frères,
Répondez, ai-je assez souffert?
Craignez au repentir de fermer toute voie;
Vite, étendez vers moi la branche, ou je me noie,
Ou je retourne dans l'enfer.

O poète, crois-moi, tel était le langage
Qui pouvait seul encor aller à ton courage,
Livrer un combat surhumain ;
Il fallait aller droit au but sans périphrase,
Humble et fier sans faiblesse et pourtant sans emphase;
Chacun t'aurait tendu la main.

Poète, nous fêtons pourtant ta bienvenue,
Qu'elle descende encor à nos yeux de la nue,

La Némésis qui frappe tard!
Il faut à tout péché faire miséricorde,
Dans leurs rangs aveuglés viens souffler la discorde;
Viens, ils ont pâli sous leur fard!

Ne crois pas, ne crois pas ta tâche terminée,
Vite à l'œuvre; il te faut employer ta journée
A refaire ta gerbe d'or,
Partout dans nos moissons a repoussé l'ivraie:
Va, que Dieu t'accompagne et que rien ne t'effraie,
Ni clameur, ni prison, ni mort.

Novembre 1844.

SONNET

Pour toi j'ai tout perdu, repos et poésie,
Pour toi seul à jamais j'ai banni l'amitié;
Pour toi, comme un parfum dans ta coupe choisie,
J'ai versé tout mon cœur et l'ai mis sous ton pié.

Pour toi j'aurais donné de mon sang la moitié,
Pour toi j'aurais au ciel dérobé l'ambroisie,
Et qu'as-tu fait de moi, de tant d'amour saisie?
Un pauvre fou sans tête et qui fait grand'pitié.

Mon Dieu! me tiendras-tu compte de ma souffrance?
Ne reviendras-tu pas vers moi, blonde espérance?
Et vous, m'avez-vous fui, mes rêves d'autrefois?

Toi qui m'as fait ainsi misérable à moi-même,
Je devrais amasser sur ta tête à la fois
La vengeance et la haine éternelle. — Je t'aime!

FRAGMENT

Au temps païen, aux jours de Vénus Pandémie
Que Socrate adorait en son Académie,
De Vénus Callipyge et Vénus Astarté,
Rêve charnel aux plis de la pierre arrêté,
On ne connaissait pas ces belles théories
Qui changent les combats d'amour en rêveries :
On aimait pour aimer, on aimait pour jouir,
Sans compter si la mort est là pour nous ouïr,
Pour voir sous les baisers se tordre la nature,
Voir un sein qui palpite et rit de la torture,
Et faire aux yeux le groupe adorable et sculpté
De deux corps se livrant un assaut indompté.

TRISTESSES ET JOIES

RÊVERIE

Pantoun.

Gémir dans les bois
Avec Philomèle;
Entendre la voix
De mon infidèle.
— Aimer et souffrir
Sans vouloir guérir!

Seul et sans nacelle,
Errer sur les flots,
Noyer de sanglots
Sa peine cruelle.
— Aimer et souffrir
Sans pouvoir mourir!

Quitter pour les cieux
Sa prison mortelle;
Renaître oublieux,
Oublié par elle.
— Ne jamais souffrir
Même en souvenir!

LES TROIS CHEVEUX BLANCS

Vous que je vis petite fille,
Vous avez donc trois cheveux blancs
Moi qui vous parle, j'en ai mille :
— Mais quoi ! voici venir les ans !

Par ces trois cheveux mis en tresse,
Vous domptez encor les méchans,
Vous êtes une enchanteresse :
— Mais quoi ! voici venir les ans !

Ces trois cheveux sont, je le gage,
Trois désirs et trois ramiers blancs,
Trois roses à votre corsage :
— Mais quoi ! voici venir les ans !

A combien de femmes en larmes
Ils ont dû coûter de tourmens !
Ce sont trois philtres et trois charmes :
— Mais quoi ! voici venir les ans !

Trois blanches ailes voyageuses
Sur le fond noir des océans,
Trois étoiles des nuits neigeuses :
— Mais quoi ! voici venir les ans !

Ces trois remords de mon jeune âge,
Ont pour moi des pensers charmans,
Si j'ai bien compris leur langage :
— Mais quoi ! voici venir les ans !

Ils disent : Je suis l'espérance,
Le passé, moi, les jours présens;
Me rendrez-vous mon ignorance ?
— Et puis... voici venir les ans !

1856.

LE ROSSIGNOL PRISONNIER

A l'heure où le bourgeois docile
Dans ses foyers rentre à pas lents,
A l'heure où les sergens de ville
Guettent les voleurs indolents,

Où promenant ses rêveries
A travers la grande cité,
Le poète en rimes fleuries
Dilate son cœur agité,

Je m'en vais songeur triste et sombre
Là-bas, dans un vilain quartier,
Pour écouter perdu dans l'ombre
La voix d'un oiseau prisonnier.

C'est un rossignol dans sa cage.
Son maître lui creva les yeux,

Pour qu'il charmât le voisinage
Et pour qu'il égayât les cieux.

Longtemps se tut la voix ailée,
Mais toute douleur a sa fin;
Il eût pu prendre sa volée,
Mais il faut bien gagner son pain.

Repoussant la mort et ses voiles,
Il fit le jour dans son tombeau,
Ralluma toutes les étoiles;
— Le chanteur chanta : c'est son lot!

Quand viennent les premières brises
Du gai printemps et des beaux jours,
Il croit aux feuilles, aux cerises,
Mais il ne croit plus aux amours.

Il croit aux haines éternelles,
Au noir chagrin, aux lois du fort;
Il croit parfois qu'il a des ailes,
Mais il croit surtout à la mort!

O rossignol! comme moi-même
Captif, toi l'enfant des bois verts,
Le triste chanteur, que l'on aime
Pour ta voix et pour tes concerts,

Tu jettes au vent qui l'entraîne
Ta plainte unie à tes chansons,
Pauvre oiseau dont la cantilène
Devrait égayer les buissons!

Comme les moineaux indociles
Si tu n'avais jamais chanté,
Tu ne connaîtrais pas nos villes,
Le malheur, la captivité!

Imbécile! ton chant sublime
T'a perdu seul; imite-moi :
Toute poésie est un crime.
Doux prisonnier, meurs ou tais-toi!

1856.

AVEU SINCÈRE

Vous avez une main de reine,
Un pied délicat et mignon,
Des dents de lait qu'on voit à peine,
Une chevelure d'ébène,
Des yeux qui n'ont jamais dit : Non!

Vous avez un beau corps qui ploie
Avec un balancement doux,
Un sein où le désir se noie,
Une peau de neige et de soie,
A rendre les anges jaloux.

Vous avez tout!... mais je préfère
— De moi ne prenez pas pitié, —
La marguerite printanière
A la rose la plus altière,
A votre amour, votre amitié!

LE ROUGE-GORGE

Sur les pommiers bossus, sur les poiriers difformes
Dont les troncs rabougris prennent toutes les formes,
Le givre, froid brouillard que congèle la nuit,
Du soir au jour naissant s'est abattu sans bruit.
Les cristaux irisés, les stalactites blanches
Les ont couverts de fleurs du sommet jusqu'aux branches,
Comme aux beaux jours d'avril, sous les boutons d'argent,
Se couvre leur laideur d'un luxe intelligent;
On croirait, à les voir, sous les neiges glacées,
Des spectres effrayans, de pâles fiancées,
Transfuges du tombeau qui ne les retient pas
Et qui de loin vers nous entr'ouvrent les deux bras.
Même on entend parfois, si quelque branche tombe,
Comme un sanglot humain s'échappant d'une tombe.
La nature se plaint avec d'étranges sons,
Et comme un vent de mort il vous prend des frissons.

Sous vos pieds l'herbe pleure, et la mousse flétrie
Se casse en murmurant comme une voix qui prie.
Partout c'est le silence et partout c'est le deuil
A faire envie aux morts glacés dans leur cercueil,
Et n'était la lumière qui se brise et se joue,
Comme aux jours enfantins les roses sur la joue;
N'était le blond soleil qui court dans les rameaux
Et fait sous ses baisers fondre les blancs cristaux,
L'homme, désespéré, sur une terre nue,
Descendrait dans la tombe en regardant la nue
Dont le front impassible et l'implacable accord
Ne lui diraient que deuil et désespoir et mort.
Mais quelle voix rieuse à la branche plus haute
Dit gaiement son refrain ? Rouge-gorge, mon hôte,
Doux ami du pinson et du chardonneret,
J'ai reconnu soudain ton gosier guilleret.
Dis-moi donc la chanson que tu veux faire entendre,
Car la mélancolie à ta voix m'a su prendre,
Et nous avons souvent, quand j'étais écolier,
Tenu sur les buissons un discours familier :
C'était par des saisons et des neiges pareilles,
Le merle sans comprendre ouvrait les deux oreilles,
Et le bouvreuil jaseur à la robe de feu
Se taisait avec soin s'il comprenait un peu.
Tu t'en souviens encore, ô gentil rouge-gorge?
Que de fois nous avons partagé le pain d'orge,

Et l'anis odorant et le petit goûter
Que je t'abandonnais afin de t'écouter !
Je n'ai point oublié l'amitié du jeune âge,
Et ta jeune chanson à vieillir m'encourage.

SOUVENIR NORMAND

Vous voulez donc que je vous dise
Pourquoi je l'aime mieux vraiment?
Quoique cet aveu m'interdise,
C'est par un souvenir normand.

Vous êtes la reine des roses,
Elle, elle est la fleur du pommier,
Toutes vos feuilles sont écloses,
Je la devinai le premier.

Vous parfumez la nuit joyeuse
D'une haleine où s'épand le nard;
Elle a la senteur amoureuse
Des fraisiers venus sur le tard.

Vous promettez; elle m'enchante,
Mais elle me tient plus encor :

Quand vous vous effeuillez, méchante,
Elle m'abandonne un fruit d'or.

Et je puis, abaissant sa branche,
Toute rose avec le printemps,
En hiver mordre sa chair blanche
En me rappelant mes vingt ans.

IMPROVISÉS

J'ai vu tes bas, ô charmante inconnue,
Tes bas mignons, délicats à ravir,
Et j'ai senti, — fut-ce un ressouvenir?
L'ardent besoin de voir ta jambe nue.

Soit qu'un ruissel oppose à ton désir
Le noir torrent de sa naïade accrue,
Soit qu'un vent froid s'engouffrant par la rue
Sous tes jupons, soit prêt à s'enhardir,

Ce bas mignon a mis mon cœur en chasse;
Dans les tableaux où mon rêve l'enchâsse
Je le verrai passer et repasser...

Qu'il vaudrait mieux cependant, ma charmante,
Qu'il fût encor sur le métier qui chante,
Et que pour bas tu prisses mon baiser!

A NINO GARNIER

Pantoun.

Ah! pourquoi n'a-t-on pas des ailes?
Vers les demeures éternelles
On volerait si haut, si haut,
Que l'on verrait Dieu, dans l'extase,
Comme on voit à travers l'espace
Le soleil si clair et si beau!

Ah! pourquoi n'a-t-on pas des ailes
Au-devant des saisons nouvelles
On volerait si loin, si loin,
Que fuyant la neige et le givre,
De fleurs et d'air on serait ivre
Avec le printemps pour témoin!

Ah! pourquoi n'a-t-on pas des ailes?
Vers les amis au cœur fidèle

On volerait si près, si près,
Que l'on supprimerait l'absence
Et qu'on jouirait de leur présence
Délicieuse et sans apprêts.

Ah! pourquoi n'a-t-on pas des ailes?
Comme les jeunes hirondelles
On volerait si bas, si bas,
Qu'en embrassant sa jeune amie,
Dans un rêve heureux endormie,
Son petit cœur n'entendrait pas!

1879.

ÉLÉGIE

Que je suis donc infortunée!
Le malheur m'a prise au berceau,
Et sur ma triste destinée
Le noir chagrin a mis son sceau.

Tout d'abord j'ai perdu mon père;
Son âme est remontée au ciel :
Son regard était peu sévère,
Et sa parole était de miel!

Puis ma mère s'en est allée,
Toute jeune dans son printemps,
Et mon enfance inconsolée
Ignora les jeux de longtemps.

Je n'ai plus le souci des choses,
Rien ne plaît à mon cœur chagrin;
Je n'aime plus même les roses,
Je pleure du soir au matin.

Mes colombes apprivoisées,
Peureuses, s'éloignent de moi ;
Les hirondelles des croisées
S'enfuient avec des cris d'effroi.

Le jasmin détourne la tête,
Le muguet rougit sous mes pas
Pour moi le ciel n'a plus de fête.
Ah ! que mon triste cœur est las !

Février 1882.

RELIQUIÆ

SOUHAIT

Vous ouvrirez un livre et serez consolé

Mme DESBORDES-VALMORE.

Vous qui n'êtes encor qu'à la première page
De ce livre si triste et si noir, pauvre enfant,
Que nous nommons la vie, odieux héritage ;
Vous qu'une mère attache à son cou triomphant,

On vous a souhaité tous les biens en partage,
Ce qui rend l'homme heureux, ce qui le fait puissant,
Gloire, talents, richesse, et vertus et long âge...
L'avenir est si rose et si pur en naissant !

Plus austère en mes vœux, je me suis abstenu,
Ne demandant pour vous à Dieu, pauvre enfant nu,

Que l'auréole sainte et triste du poète :
Je veux votre malheur! Daigne la poésie,
Pour être du Seigneur le sublime interprète,
Vous consacrer enfant du charbon d'Isaïe...

Novembre 1839.

A UNE JEUNE AVEUGLE-NÉE

Pauvre enfant si blonde et charmante
Que je trouvai sur mon chemin,
Soleil éteint, lumière absente,
Toi dont la paupière tremblante
Cherche mon regard, mais en vain,

Tu ne verras pas la nature,
Les roses et le blond soleil,
L'Océan jaloux qui murmure,
Les bois touffus et la verdure,
Les astres, ces diamans du ciel.

Ni le ruisseau dans la vallée,
Ni la neige aux monts sourcilleux,
Ni sur la grève désolée
La mouette, cette plainte ailée,
N'ont pu jamais frapper tes yeux!

Autour de toi sans cesse l'ombre,
Sans cesse autour de toi la nuit;
Jamais, dissipant la pénombre,
Dans ton cachot si triste et sombre
Un chaud rayon d'été n'a lui!

Au banquet de la vie humaine
Pourquoi Dieu t'a-t-il invité?
Toi qui devais tramer la chaîne
Et ne connaître que la peine
Jusqu'au tombeau tant souhaité!

. . . .

Après tout, frêle enfant si blonde,
Pourquoi tant pleurer sur ton sort?
Sommes-nous pas en ce bas monde
Des hochets, dans la main profonde
De Dieu, jusques à notre mort?

Tu pris ta place dans la vie
Sans te préoccuper de rien,
Prêtant une oreille ravie
A la céleste mélodie
Sans t'occuper du musicien!

Tu sais l'effet et non les causes;
Le bien, tu le sais, non le mal;

De nos tristes métamorphoses
Tu n'as jamais vu que les roses,
Jamais le vrai, mais l'idéal !

Ton illusion la plus chère,
Ton rêve aimé de tous les jours,
Tu peux les suivre sur la terre,
Heureuse enfant, et puis ta mère
Aura pour toi vingt ans toujours !

Décembre 1842.

TROUVÉ SUR UN CARNET DE 1860

Je t'aime d'un amour profond,
Ange béni de ma souffrance,
Et j'ai mis sur ton jeune front
    Mon espérance.
Par toi sourit des jours meilleurs
    L'aube sereine,
Par toi, qui sais tarir les pleurs
    D'une âme en peine.

Au bois l'oiseau mélodieux
Redit son chant de virtuose;
Aux baisers des rayons des cieux
    S'ouvre la rose.
Dans l'air que tu viens embaumer
    L'amour respire;
Tout aime, et moi je veux t'aimer
    Jusqu'au délire.

Écoute, enfant, cède à mes vœux,
Et qu'à moi ton cœur s'abandonne;
Cet amour m'est plus précieux
Qu'une couronne.
De tes beaux jours avec bonheur
Unis aux miens la douce trame.
Ah! donne, donne-moi ton cœur
Et prends mon âme!

ENTRETIEN FRATERNEL

Spes illorum immortalitate plena est.

— Depuis cette heure inconsolée
Où mon pauvre père vous mit
Au cercueil, dans cette vallée,
Sous cette pierre descellée,
Ma sœur, avez-vous bien dormi ?

Écoutons!... j'avais cru... silence!
Dans mon rêve, entendre une voix.
Non... c'était une âme en souffrance...
C'est le vent du nord qui balance
La feuille jaune au fond des bois...

Que ma prière vous arrive
Comme un souffle errant sur les eaux

Elle s'échappe humble et craintive;
De mon cœur c'est la source vive
Filtrant à travers les tombeaux.

— Qui vient réveiller ma poussière?
S'occupe-t-on encor de nous?...
Je dormais si bien sous la pierre...
Dans ma tombe où tout est mystère,
Dormir en Dieu, c'était si doux!

— En douloureux pèlerinage
J'étais venu vers vous, ma sœur,
Ainsi qu'à mon dernier voyage,
Pour vous parler, selon l'usage,
De ce qui plut à votre cœur.

— Qui que vous soyez, ô mon frère,
O vous qui vous nommez ainsi,
Vous avez fait une prière
Dont se réjouit ma poussière...
Qui que vous soyez, ô merci!

— Bien jeune, hélas! vous êtes morte,
Je ne vous vis point, ô ma sœur;
La mort que la fureur emporte,
Vous a prise au seuil, à la porte,
Enfant si pleine de douceur!

— Eh quoi! trente ans n'ont point encore
Éteint chez vous le souvenir?
...Mais, dites-moi, je vous implore,
Tous ceux-là que mon cœur adore,
Aujourd'hui vont-ils pas venir?

Chacun suit sa route étoilée;
Chez son époux, un beau matin,
En pleurant, la sœur est allée.
Et votre mère inconsolée
A sa douleur ne met point fin.

Quand elle eut cousu, petit ange,
De ses mains, votre blanc linceul,
On dit que par un sort étrange,
Avec vous, dans le même lange,
Elle a mis sa raison en deuil.

Depuis ce jour, beauté, richesse,
Époux, enfants, joie et bonheur,
Rien n'a consolé sa jeunesse,
Rien n'a consolé sa vieillesse,
Rien n'a consolé son malheur.

A tout, pour tous indifférente,
Elle marche sans savoir où;
Lorsqu'on la croit le mieux présente

Elle pense à la fille absente,
Qu'elle suspendait à son cou.

Tout l'amuse et rien ne la mène,
Elle n'a là plus rien d'humain;
On croirait voir une âme en peine...
C'est comme hier qui se promène
Dans les sentiers du lendemain.

Vous nous avez pris sa tendresse,
O ma sœur, en vous en allant;
L'époux n'eut rien de sa jeunesse;
A ses yeux, morts à la tendresse,
Je suis moins qu'un pauvre, un passant!

. . . .
. . . .

— Arrêtez..., de grâce, mon frère,
Cessez ce funeste entretien.
Ne maudissez pas notre mère!
Dieu lui fit une part amère,
Sans mélange d'amour chrétien.

Pardonnez!... j'ai pris votre place
Dans un cœur fermé pour toujours;
Rien ne console et rien n'efface,

Un cœur de feu devient de glace
Quand s'éteint le premier amour.

A l'arbrisseau, sur la colline,
Le bon Dieu mesure le vent...
Mais il mit dans votre poitrine
Une âme forte, assez divine
Pour attendre patiemment.

Dieu fait bien tout ce qu'il doit faire :
C'est lui qui nous jugera tous;
Quand viendra le jour nécessaire,
La lourde part sera légère,
Le cœur aigri deviendra doux.

— Pourquoi n'êtes-vous pas restée
Parmi nous, ô ma pauvre sœur?
Il semble, à mon âme attristée,
Que dans ma route tourmentée
Vous m'eussiez sauvé du malheur!

— Marchez sans crainte... mon image
Ira partout où vous irez;
Je vous suivrai dans le voyage,
Et comme un rayon dans l'orage,
Doucement je vous sourirai.

Mais, dites-moi, que fait le père?
— Le père est triste et soucieux,
Vers les biens ingrats de la terre
Il se penche avide, ô misère!
Oubliant l'heure des adieux!

Au fond de sa province obscure,
L'aîné, comme un ermite ancien,
Le dédain au cœur pour armure,
Sans grande joie et sans murmure,
Vit sans songer au lendemain.

C'est le seul heureux, le vrai sage.
Moi, je reste, pauvre insensé,
Tâchant de sauver du naufrage,
Rien que par un vers, une page,
Le nom de qui m'a délaissé.

J'emporte ma douleur profonde
Comme une biche au fond des bois...
Je la retourne et je la sonde,
Rien n'y paraît aux yeux du monde;
Je suis heureux comme autrefois!

J'ai, pour me consoler, ma fille,
Pauvre être inoffensif et doux.

. . . .

. . . .

. . . .

Ah! parfois je vous porte envie!
La mort a des roses aux mains :
Et la tombe qui me convie,
Dites-moi, sœur, je vous en prie,
A-t-elle encor des lendemains?

— Insensé, taisez-vous! Silence!
Malheur à qui veut entrevoir!
Dieu ne veut pas qu'on le devance...
La mort est la seule science
Que l'on ne puisse pas savoir.

Ne m'interrogez pas, mon frère,
Ma voix blanchirait vos cheveux!
Quand par la porte solitaire
Du tombeau souffle le mystère,
Mettez la main devant vos yeux!

La tombe est froide, humide et sombre,
Le bord en est horrible et nu;
Malheur à la voile qui sombre!
Sous un bandeau trempé dans l'ombre,
Je vois un pays inconnu...

Vivez! la vie est nécessaire.
Vivre est la loi qui vient de Dieu;
Vivre, c'est payer sur la terre
L'expiation salutaire
Qu'on subit dans un autre lieu.

Vivez donc! c'est le vrai courage;
C'est la science et le devoir;
C'est le suprême apprentissage
Qui doit un jour, après l'orage,
Nous permettre de nous revoir.

Honte et malheur à qui s'arrête,
Sans oser aller jusqu'au bout!
En fuyant l'humaine tempête,
Osera-t-il lever la tête
Devant Dieu qui l'attend debout!

Jour de justice et de colère,
Jour de terreur et de pardon,
Jour trois fois saint, jour salutaire,
Dernier jour promis à la terre,
Fatal au méchant, doux au bon.

. . . .

— C'est assez, j'accepte la vie;
Honte à mon cœur irrésolu !
Puisque votre voix m'y convie,
Chère morte, en qui je me fie,
Je vivrai — vous l'aurez voulu !

Août 1851.

POURQUOI PLEURER AINSI?

Pourquoi pleurer ainsi, mon âme, et d'où te vient
Ce sombre désespoir, frère aîné de l'envie?
— Pour quelques maux soufferts desquels il te souvient;
Mais c'est le sort commun de la commune vie.

Combien d'autres encor ont souffert plus que toi,
Qui passent sans troubler le monde de leurs larmes
Et sans apitoyer la terre à leurs vacarmes!
Ils acceptent le sort et subissent la loi.

Ces grands désespérés, plus muets que la tombe,
Ont pleuré tous les pleurs que renfermaient leurs yeux,
Et cependant leur front, lorsque leur cœur succombe,
Sous la pâleur des nuits a le calme des cieux.

Comme le Commandeur dans le *Festin de pierre*,
Ils portent au côté le coup dont ils sont morts,
Un œil fixe et sans feu roule dans leur paupière.
Douloureux trépassés, sont-ce bien là vos corps?

Fortune, enfans, jeunesse, illusions, patrie,
L'un a tout vu sombrer dans un jour de terreur,
Celui-là n'aima rien sur la terre flétrie,
Et cet autre plus pâle a perdu son honneur.

L'honneur me reste, à moi! Contente ton envie,
Fortune! frappe à terre un ennemi vaincu;
Tu parviendras peut-être à m'arracher la vie,
Je ne me plaindrai pas! J'ai bien assez vécu.

J'ai bien assez vécu, si mon honneur me reste,
Si je demeure intact ayant fait mon devoir,
Si la fidélité que mon malheur atteste
Reluit jusqu'à la mort, pure comme un miroir,

Si je rends à mon Dieu l'âme qu'il m'a donnée
Sans qu'un penser mauvais en ait terni l'éclat,
Et si ma faction à la fin terminée,
Je garde mon épée ainsi qu'un bon soldat.

SECRET GARDÉ

Secret que ma jeunesse autrefois devina,
Retombe dans ce cœur fermé comme une tombe;
Tu n'y trouveras pas, dans ce cœur qui succombe,
L'ombre du doute amer qui jadis le mina;

Les pensers douloureux du soir quand le jour tombe
Y germent, étoilés, comme les feux d'Etna,
Et les ressentimens que l'amour amena
N'y font qu'un bruit léger comme un vol de colombe.

C'est l'heure du silence et du recueillement.
L'âge me prend, l'hiver me guette et me surveille,
O souvenir! fleuris à mon dernier moment!

Ainsi dans la douleur de la suprême veille
Au tombeau de la Vierge, effarés, recueillis,
Les apôtres ont vu soudain croître des lys!

1874.

CONFESSION

I

Mon âme est un miroir céleste
Qui vers le soleil de l'amour
Se tourne et dont l'éclat atteste
La force de l'astre du jour.

Il reflète le doux visage
Qui l'éclaire en le réchauffant;
Nul n'en pourrait alors, je gage,
Supporter l'éclat triomphant.

Ses purs rayons, divine essence,
Au ciel dont ils sont descendus,
Par une élective influence
Retournent à jamais perdus.

II

Que l'astre ait cessé de sourire,
Toutes les beautés du moment
S'y reflètent sans y décrire
Leurs contours en un trait charmant.

De l'étain la froide surface
Ne se laisse pas pénétrer ;
Car le miroir est une glace
Où nul regard ne peut entrer.

Les apparences de la terre
Y glissent, fantômes peu sûrs,
Comme un nuage solitaire
A l'horizon des cieux obscurs.

III

Qu'un peu plus tard la solitude
Ait mordu l'étain réflecteur,
Que le mépris, l'ingratitude
Aient mis leur tare sur mon cœur,

Ce n'est plus un miroir céleste,
La *flint-glass* aux tons irisés,
C'est un tesson vulgaire, un reste
De flacon, de verres cassés.

O mon âme, je t'en adjure,
Quel est ton état, le sais-tu?
— J'aime l'art moins que la nature,
La beauté moins que la vertu!

TABLE

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

PARIS. TYP. E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.



PARIS. TYPOGRAPHIE E. PLON, NOURRIT ET Cie
RUE GARANCIÈRE, 8.

